

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la Republique des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.
NOVEMBRE 1762.



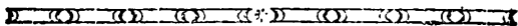
NEUCHATEL,
DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS

MDCCLXII.

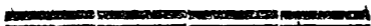




JOURNAL HELVETIQUE.



NOVEMBRE 1762.



ESSAI

*Où l'on se propose de montrer que le joug
de l'Evangile est leger comparé à celui
qu'impose le monde.*

ON convient affés généralement de l'ex-
célence de la Religion Chrétienne, de la
pureté & de l'utilité de ses maximes & de
ses préceptes; mais peu de gens les met-
tent en pratique. Les Homes sont presque
toûjours en contradiction avec eux mê-
mes: Ils conoissent & aiment le bien, &
font souvent le mal qu'ils abhorrent. Ils se
vantent de chérir la vérité, & ils l'ai-

ment en état, mais d'une vûe spéculative & stérile, & lors qu'elle ne s'opose point à leurs préjugés, à leur penchant, & à leurs passions. L'habitude au crime est plus forte que nôtre goût pour la vertu; & plutôt que de se conformer aux règles qu'elle prescrit, on aime mieux les courber & les rompre.

Cependant ces règles, qui sont les mêmes que celles que l'Évangile impose aux Chrétiens, sont par elles mêmes très belles, constantes, uniformes, très propres à procurer le bien de ceux qui les observent, & à affermir le bonheur de la Société; ces règles sont d'ailleurs d'une noble simplicité, à la portée de tous les Hommes, dignes de Créatures libres & intelligentes, conformes à la Raison, & d'une pratique facile; c'est là en quoi consiste le joug du Seigneur: *Mon joug est aisé, & mon fardeau léger.*

Si l'on compare les Loix de l'Évangile à celles que le Monde impose à ses Sectateurs, on trouvera que les Loix que le monde prescrit sont beaucoup plus rudes & plus difficiles que celles du Christianisme: Combien de coutumes, de cérémonies, d'usages frivoles & onéreux! Pour plaire aux Hommes, il faut déplaire à Dieu; on est presque obligé de leur sacrifier sans

esse son goût, ses inclinations les plus chères. Pour leur plaire il faut se plier à leurs préjugés & à leur penchant ; il faut adopter leurs opinions, quelques opposées qu'elles soient aux nôtres, & même à la vérité ; il faut vivre moins pour soi même que pour autrui ; il faut savoir s'en nuire avec des Esprits pesans, voltiger d'objets en objets avec des Esprits frivoles & legers ; prendre successivement toute sorte de forme & de figure ; fermer quelquefois les yeux sur des choses qui nous blessent, & les oreilles sur des paroles dures & outrageantes. On est obligé souvent à paroître dupes & sans défiance, pour ne pas offenser des imposteurs dont on mandie la protection. Il faut paroître changer de sentimens pour flater la vanité de ceux qui veulent nous imposer les leurs, & acheter leur aprobation au prix d'une docilité criminelle. Que de manèges & d'intrigues pour s'introduire & avancer dans la carrière de la fortune ou des honneurs ! Que de souplesse pour écarter ses concurrens & les supplanter ! Si l'on craint que le sentier le plus droit ne conduise pas assez promptement au but, ou que l'on redoute quelque obstacle, se fait on un scrupule de percer une nouvelle route, quelque rude, quelque peu légitime qu'elle soit ?

430 JOURNAL HELVÉTIQUE

On se plaint amèrement de quelques épines qu'on trouve dans le chemin de la Religion, & nôtre coupable délicatesse ne se rebute point des ronces, qui se rencontrent dans la carrière du monde; quelques pesantes que soient ses chaînes, on ne redoute point de les porter. Les mondains font de vils Esclaves, qui chérissent leurs fers, qui se plaisent à porter un joug qui les déshonore, tandis qu'ils veulent secouer celui de la Religion qui feroit leur gloire & leur félicité. Mais ce Pécheur qui ne veut pas Dieu pour son Père, l'aura malgré lui pour son Juge.

Dans le monde nos efforts ne sont presque jamais récompensés par le succès; ce que nous faisons pour éviter un malheur nous y conduit souvent; les plaisirs nous fuient, & les peines nous poursuivent; un embarras succède à un embarras, & un chagrin à un chagrin. Il semble qu'un diable aveugle se plait à tromper nos meilleures espérances; ce que nous aimons nous échape, & ce que nous craignons nous arrive. La Terre est la Patrie des mécontents. A-t-on un ami? Ou on le perd, ou il est infidèle: Une Epouse nous trahit, ou la mort nous l'enlève. Est-on riche? Nos biens nous content autant à conserver qu'à aquerir. A-t-on des digni-

tés ? Elles ne fuffent pas à nôtre ambition , ou un concurrent nous les arrache : L'envie ternit nos bones qualités , ou les paffions nous en donent de mauvaifes. Le tems flétrit la beauté , & dégrade fouvent nos talens , en afoibliffant nôtre efprit. Nous ne fomes jamais heureux parfaitement ; quelque chofe manque toujours à nôtre bonheur. Si la fortune nous rit , la fanté nous abandonne. Si l'on jouit de la fanté , la fortune nous manque. A-t-on des Enfans , les liens qui nous atachent à eux redoublent nôtre fenfibilité & fouvent nos maux ; on sent leurs peines & leurs revers : On craint de les perdre , s'ils font fâges , & s'ils ne le font pas , la honte de leurs vices retombe fur nous ; un honête home sent fouvent des fautes dont l'imbécilité d'un Fils ou fa dureté lui dérobe la conoiffance. La politeffe flate les vices des autres & nous empêche fouvent de manifefter nos vertus. Ce qu'il y a de triste pour l'home , c'est qu'il sent plus vivement un feul chagrin que mille plaifirs , moins fatisfait de ce qu'il poffède que fâché de ce qui lui manque , ou pour m'exprimer come un Poète célèbre ,

Moins riche de ce qu'il poffède
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

432 JOURNAL HELVETIQUE

Malheureusement encore les inquiétudes sur l'avenir l'empêchent de jouir du présent ; on flote sans cesse entre la crainte & l'espérance, come entre le vice & la vertu. Plus l'home a de lumières , plus il est disposé à multiplier ses terreurs ; il joint aux maux naturels la crainte des maux chimériques , il se fait des monstres pour les combatre ; plus il voit loin , plus il aperçoit dans l'avenir de sujets de trembler : La prévoyance des maux lui dérobe la vûe des biens , & l'empêche de les goûter. S'il découvre de sombres nuages, il ferme les yeux à un jour pur & serein , & dans la crainte de la tempête, il se refuse aux douceurs délicieuses du calme & de la paix.

Voilà la fidèle image des gens du monde. Que l'on opose à ce tableau celui d'un Fidèle , qui attentif à la pratique de tous ses devoirs s'en est fait une douce habitude , à qui la vertu est devenue familière, qui n'est pas méchant parce que Dieu est bon , & n'abuse pas de sa clémence , qui jouit de ses biens sans inquiétude , parce qu'il en jouit sans remords & qu'il n'y est pas trop ataché , qui les perd sans peine , parce qu'il en espère de meilleurs & de plus solides. On craint peu les maux de la vie, lors qu'on espère les biens du Ciel,

& qu'on y aspire. La vertu a bien des attraits pour ceux qui l'aiment. Comment seroit-on esclave des plaisirs faux & passagers, quand on conoit leur inconstance & leur fragilité, & le prix de ceux qui sont immortels ! Conoitre Dieu & ses sublimes perfections ; être bien pénétré de l'excellence de la Religion & des récompenses qu'elles nous promet ; s'étudier soi même, & être bien avec soi ; prendre plaisir à multiplier ses connoissances & ses vertus, voilà les devoirs du Fidèle, voilà sa tache & sa destination. Je le demande, est-ce là un joug onereux & difficile ? Le commencement peut couter quelque attention & quelques efforts ; on ne le nie point ; mais quelle est la Science, quel est l'art qui n'ait ses difficultés ! La seule Science du salut en seroit elle exemte ? Si le Savant, si l'Home de Lettres goute une satisfaction si pure & si délicieuse à s'éclairer & à faire des progrès dans ses Etudes, quelle ne sera pas le plaisir du Chrétien, s'il a la force & le courage de se corriger de ses défauts, d'aller de vertus en vertus, & de remplir sa vocation ! Il conoit la brieveté de la vie, & il atend de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre où la Justice habite.

Et voilà l'objet des desirs & de l'espé-

rance du Eidèle; voilà le fondement de sa foi & de sa consolation: Voilà ce qui lui donne le courage de résister aux plus violentes tentations & aux plus rudes épreuves. Il aura la noble fermeté de se crever un œil, & de se couper la main, s'ils deviennent des instrumens d'iniquité: Rien ne lui paroît difficile pour plaire au Seigneur. On peut tout, quand on espère tout. Falut-il, à l'exemple des Saints Martyres, s'exposer aux plus cruels tourmens & verser son sang pour sceler la vérité de l'Évangile, il est prêt à tout faire, à tout souffrir pour se rendre digne du Ciel, & obtenir la Couronne de vie. Soutenu par des motifs si grands & si sublimes, sa constance ne peut être ébranlée ni par les promesses les plus brillantes; ni par les menaces les plus atroces: *Celui qui est en lui est plus fort que le monde.* Si on vouloit le forcer à renier celui qui est son apui, son plus ferme soutien & son consolateur, il s'écrieroit avec ST. POLYCARPE, Comment ferois je un si grand mal que de renoncer au Seigneur, qui m'a comblé de biens, & qui m'en promet de si magnifiques! Sa grace est meilleure que la vie; je sai qu'il est assez puissant pour garder mon dépôt, jusqu'au grand jour de la récompense. Que les foibles mondains se

brisent contre les écueils qui les environnent, c'est leur destinée. Pour moi je ne redoute ni les vents, ni les orages. Je vois le port, & j'y touche. M'approcher de Dieu c'est mon bien. Les noms de ceux qui vous oublient, ô mon Dieu, sont écrits sur la poussière: J'espère que le mien sera écrit sur le Livre de vie.

Quel calme dans la conscience du Fidèle! Quelle aimable sérénité à l'approche de la mort, dans ce moment fatal qui sépare le tems de l'Eternité, & décide de nôtre sort! Quelle joye au milieu même des plus affreux supplices! Mais en même tems, quelle dignité & quelle grandeur d'ame! N'est-elle pas fort au dessus de celle des Héros & des Conquéraints? Leurs victoires valent-elles celles que le Chrétien remporte sur lui même & sur ses passions? Faut-il moins de fermeté & de courage pour en triompher que pour vaincre des Enemis, que leur foiblesse rend quelquefois peu redoutables? Les victoires & les conquêtes du Héros sont presque toujours funestes à la Société; mais celles de Chrétien affermissent le repos public, & font sa félicité. C'est la Justice qui la donne, & c'est Dieu qui en est la source. Il est vrai qu'on ne peut remporter le prix, qu'après avoir essayé ses forces, & les avoir augmentées

par l'habitude & l'expérience. Tout devient facile lorsqu'on pratique longtems avec succès. Quand CESAR écrivit, *je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*, c'est qu'il avoit déjà exercé sa valeur dans plusieurs combats, & qu'il s'étoit, en quelque sorte, assujetti la victoire, en ne la perdant jamais de vue. Il en est de même du Fidèle; en luttant sans cesse contre le vice, il se rend la vertu favorable & familière: C'est un Athlète qui conoit bien la carrière où il court, qui est acoutumé à atteindre au but & dont la force & la valeur redoublent à l'aspect du prix. Il ne s'endort point dans une funeste sécurité, & les obstacles ne servent qu'à l'animer.

La Providence d'ailleurs soutient les efforts du Fidèle: Elle assure ses pas, & éloigne les obstacles qui pourroient l'arrêter. *L'œil de l'Eternel veille sur ceux qui le craignent, son oreille est attentive à leurs vœux*; son bras puissant écarte les dangers, ou les en délivre. N'en doutons point, la Providence maitresse des événemens, les dirige presque toujours en faveur de ceux qui se rendent, dignes de sa Protection; le bonheur est pour celui qui est juste & droit, & non pour celui qui affecte des jeunesses & des macérations qui font plus de fanatiques que de vrais fidèles,

Pour obtenir ce bonheur, il n'est pas nécessaire de monter au Ciel, ou de se précipiter dans les abîmes; il n'y a qu'à descendre dans son propre cœur, & en corriger les imperfections. *Il faut tâcher de se rendre pur come Dieu est pur.* Ce n'est point lui qui a créé les maux, les douleurs & l'adversité: Il ne demande de nous que des efforts sincères, & de concilier nos mœurs & nôtre conduite avec nos sentimens; car nous ne pouvons nous empêcher d'aimer & d'estimer ce qui est vrai & conforme à l'ordre. La vertu est douce & aimable, pourquoi la faire dure & féroce? Nôtre ame est faite pour la vérité & pour la vertu; elle n'est bien, & satisfaite d'elle même, que lors qu'elle suit sa destination, & qu'elle cherche Dieu lorsqu'il se trouve, car il y a un tems où il ne se trouve plus. C'est ce qui soutenoit le zèle des premiers Chrétiens. D'où vient avons nous si fort dégénééré? Avoient ils un autre Evangile que nous, de plus nobles & de plus sublimes espérances? Aspiroient-ils à une félicité plus grande & plus pure? Etoient ils soutenus & animés par de plus puissans motifs? Au contraire, exposés aux plus dures & aux plus cruelles persécutions, il leur falloit combattre sans cesse contre la chair & le sang; il

falloit luter fans cesse contre leurs propres passions, contre l'erreur, contre les tentations les plus dangereuses; mais ils triomphoient de tout; le monde & l'enfer armé contr'eux ne pouvoit ébranler leur foi & leur constance; & nous tout nous fait chanceler; nous trébuchons à la rencontre d'un grain de sable; le moindre obstacle nous fait égarer & quitter la route du Ciel. Les richesses, les dignités & les plaisirs nous séduisent tour à tour; on se dit à soi même, je suis riche, je suis un des puissans du Siècle, & l'on ne se dit presque jamais, *Je suis Chrétien*. Craignons que si nous méprisons les richesses de la bonté de Dieu, il ne répande sur nous les trésors de sa colère. Ne le dissimulons cependant point, les paroles de J. C. sont susceptibles de quelques difficultés; on dira que si son joug est aisé, si son fardeau est léger, pourquoi le nombre de ceux qui s'en chargent est-il beaucoup plus petit, que le nombre de ceux qui refusent de le porter? Je répons que c'est parce que peu de personnes cherchent à le conoitre, ou qu'on s'en fait une fausse idée. On s'imaginaire que la Religion impose aux Hommes des Loix pénibles & rigoureuses; qu'elle leur défend sévèrement tout plaisir; & toute récréation. Mais si on avoit étudié

la Religion Chrétienne dans ses vrais principes & telle quelle est dans l'Écriture Ste, on verroit que loin d'être opoſée à nôtre bonheur, ſa pratique nous procure la félicité la plus pure & la plus ſolide, & qu'elle ne nous défend que ce qui peut l'alterer & la détruire; les règles qu'elle preſcrit ſont les plus conformes à celles de la Raiſon & des lumières naturelles, les plus propres à faire de nous de bons Amis, de bons Pères de famille & de bons Citoyens. Loin de gêner nôtre liberté, elle nous la laiſſe toute entière, puiſqu'elle nous délivre de la tyrannie des paſſions; mais elle nous indique les moyens de faire un bon uſage de nôtre liberté, & par là elle la maintient & l'appuie ſur les plus ſolides fondemens. Ceux qui s'éloignent de la Religion s'éloignent du vrai bonheur; vaut-il mieux ſe perdre avec la multitude que de ſe ſauver en ſuivant l'exemple des ſages? Le nombre des coupables diminue-t-il l'atrocité du crime? La vertu en eſt-elle moins belle & moins excellente, parce qu'elle n'a qu'un petit nombre de Sectateurs? Un diamant perd-il de ſon prix, parce qu'on le méconnoit, & qu'on ignore ſa valeur.

On ajoute, la Religion Chrétienne exige que chacun reſte dans l'état où Dieu

l'a placé ; qu'on obéisse aux Magistrats & aux Loix , & cette obéissance agrave le joug ; mais rien n'est plus convenable à notre repos & à la tranquillité publique ; anéantissés l'ordre & la subordination , la Société ne fera plus qu'un cahos & un brigandage , où regneront la licence & les plus grands crimes. L'inégalité des Homes est de droit naturel ; qu'importe qu'il y ait des riches & des pauvres , que les uns comandent , & que les autres obéissent , si cette inégalité même est un moyen nécessaire pour unir les Homes , & faire prospérer la Société ? Or rien n'est plus propre pour remplir ce but que la diversité des talens , proportionée à la variété de nos besoins. Si tous les Homes avoient le même goût , les mêmes conoissances , les mêmes talens , il y auroit certainement un grand vuide dans la Société ; tout seroit d'un côté , & rien de l'autre. S'il n'y a que des gens de Lettres , les Manufactures , le Labourage , le Commerce souffriront ; si au contraire , il n'y a que des Négocians , des Laboueurs & des Artisans , les Sciences ne feront point cultivées ; une aveugle & obscure ignorance répandra ses ténèbres de tout côté ; les Homes n'auront du penchant que pour le gain .

gain, & le seul desir d'amasser des richesses les fera mouvoir. Il faut dans une Societé bien réglée des personnes éclairées, capables de comander; & d'autres assés dociles, assés sages pour obéir. L'obéissance est douce & utile, quand le comandement est légitime & équitable: La soumission à Dieu auroit elle quelque chose de dur & de pesant ?

Mon joug est aisé & mon fardeau est leger.

Les ordres de Dieu, come nous l'avons vû, sont justes, proportionés à nôtre nature, à nos besoins & propres à faire nôtre bonheur; mais il faut les étudier, les avoir devant les yeux, & se plaire à les pratiquer. Il faut les observer dès le tems de sa jeunesse, avant ces tristes années où nous dirons *je n'y trouve plus de plaisir, avant que les Etoiles & le Soleil soient éteints pour nous, come s'exprime SALOMON.* Tandis que le Jour dure encore, ne laissons pas endurcir nos cœurs par les attraits séducteurs du péché. *J'ai péché, dit le méchant, j'ai perverti le droit & cela ne m'a point profité.*

La Religion nous apprend en quoi consiste le bonheur, où l'on peut le trouver, les motifs qui doivent nous engager à le chercher, & ce qu'il faut faire pour y par-

venir. Rien ne prouve mieux combien le crime est funeste, que les cruels remords dont il est suivi. *Mon crime est trop grand pour être pardonné*, s'écrioit CAIN, après le meurtre de son Frère ABEL: *Quiconque me rencontrera m'ôtera la vie*. Cependant il n'y avoit encore sur la Terre, que son Père, sa Mère & lui; mais il étoit poursuivi par l'horreur de son péché. Errant & fugitif, il croioit voir toute la nature, & sa postérité même armée contre lui.

N'est-il pas plus doux & plus facile d'être honête homme, que de se repentir de ne pas l'être? *Il faut être bien fou*, disoit un Philosophe Païen, *pour aimer mieux demander pardon d'une faute, que de ne pas la faire*.

Considérés, je vous prie, disoit CATON, que s'il en coute quelque peine, & quelques chagrins, pour faire une bonne action, ces chagrins & ces peines passent fort vite, & sont bientôt récompensés par le plaisir & la satisfaction délicieuse que vous aurés toute vôtre vie d'avoir bien fait. Mais si au contraire, vous cherchez à vous satisfaire par quelque mauvaise action, le plaisir s'évanouira bientôt, & les remords de vos crimes vous persécuteront le reste de vôtre vie. -

Dès qu'on ne done plus de bornes à

ses desirs on en est bientôt la victime : Les coupables plaisirs qu'on goûte déchirent nôtre cœur & font perdre le goût des plaisirs légitimes. Quelle honte n'a-t-on pas lors qu'ils sont découverts , & quel n'est pas nôtre colère & nôtre emportement , lors qu'on nous les reproche ! Sommes nous seuls & dans les ténèbres , nous sommes la proie de nos regrets ; nous cherchons en vain à les dissiper & à nous distraire ; une voix secrète nous condamne , & nous ne pouvons lui imposer silence.

Mon joug est aisé & mon fardeau leger.

Quoi ! dira-t-on , n'est-ce pas un poids bien pesant que celui de combattre sans cesse ses passions , & ses penchans les plus doux & les plus chers ? Peut-on en triompher sans peine , & sans douleur ? Une telle victoire ne coute-t-elle pas des regrets & des larmes : Hélas ? L'Homme foible , porté au plaisir , tenté par des objets séduisans , entraîné par des inclinations que le temperament , la nature , l'exemple , les usages fortifient , peut-il s'empêcher de pleurer sur la victime que le crime a couronné , mais que la vertu veut qu'il immole !

J'avoue que ce n'est pas sans difficultés qu'on peut marcher dans la route de la

faiblesse; on y trouve bien des ronces & des épines; l'homme s'égaré souvent, parce que sa vue est très bornée, que ses passions l'aveuglent, que l'erreur semble le poursuivre, & que se déguisant quelquefois sous les couleurs de la vérité, il lui est facile de tromper notre cœur, qui n'est que trop souvent sa dupe & son complice.

Mais si l'homme ne se lasse point de faire des efforts du côté de la perfection, si son ame tend continuellement à ce noble & digne but, s'il n'y parvient pas entièrement sur cette Terre, du moins ses progrès soutiendront son courage, & aplaniront sa route: Elle s'élargira à mesure qu'il avancera dans la carrière. C'est ainsi que le Soleil dissipe les nuages, qui sembloient vouloir éclipser sa lumière & retarder son cours. Il ne s'arrête point, jusqu'à ce qu'il soit parvenu dans le plus haut des Cieux, pour répandre sa chaleur & sa lumière.

C'est ainsi que le Fidèle triomphe de tous les obstacles, & que ses succès l'animent à en obtenir de plus grands. Devenu le zélé Sectateur de la vérité & de la vertu, il voudroit pouvoir communiquer à tous les Hommes le même goût & le même penchant, & les embraser du feu divin qui le consume. *Venez à moi, vous tous qui êtes pressés & chargés, & je vous sou-*

agerai. C'étoit là le langage tendre de J. C. Le Fidèle, marchant sur les traces de son divin Maître, a aussi le même objet. Il voudroit briser les fers des passions, qui tiennent les Homes sous un joug pesant, & sous le poids d'une honteuse tyranie. Il voudroit, d'Esclaves qu'ils sont, en faire des Homes libres, Disciples de la Justice, amis de l'innocence, des Homes véritablement heureux, car s'aprocher de Dieu est un grand bien. Aprochés vous de lui, & il s'aprochera de vous. Et qu'est-ce que s'aprocher de Dieu, c'est puiser dans la source intarrissable de l'éternelle félicité ; c'est aimer & chérir, respecter le plus parfait des Etres, celui qui est nôtre Créateur, qui nous comble de biens & qui nous en promet de plus grands, & de plus précieux : L'home est naturellement bon ; ce ne sont que les passions qui le rendent méchant, qui l'éloignent de l'ordre & de sa véritable destination.

Et qu'est-ce que Dieu demande de lui, qu'est-ce qu'il lui ordone ? D'être doux, juste, temperant, de moderer ses passions, de ne se livrer ni à l'ambition, ni à l'avarice, d'aimer son prochain come soi même, de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fut fait : L'exécution de ces ordres est-elle si difficile & si pé-

nible ? La pratique de ses comandemens n'est-elle pas la plus propre à faire nôtre bonheur, & à affermir le repos de la Société ? Indépendamment de la volonté de nôtre Créateur, si un Législateur sage & éclairé eut imposé des Loix aux Homes, en auroit-il pû prescrire qui fussent plus capables de les rendre heureux, même sur cette Terre ? Quoi encore de plus juste, de plus doux, de plus naturel, de plus conforme aux idées que nous avons de la vérité, du bon, & du beau, que d'aimer & de respecter l'Être suprême, qui est le meilleur, le plus puissant, le plus parfait de tous les Êtres, qui nous comble de ses biens, & qui nous en promet encore de plus grands dans la vie avenir, si nous lui sommes fidèles ?

Une preuve bien grande & bien manifeste de sa bonté, c'est l'envoi qu'il a fait de son Fils au monde, pour tirer les Homes de l'état de misère & de corruption dans lequel ils étoient plongés ; pour leur annoncer la vie & l'immortalité par l'Evangile, & leur doner par son exemple le modèle de toutes les vertus. Que l'on compare la doctrine, les mœurs, la conduite, la vie & la mort d'un CICERON, d'un SOCRATE, des Sages les plus renommés du Paganisme, avec la doctrine, les

mœurs, la vie & la mort de J. C. on verra avec évidence, que ce Fils de Dieu, ce Sauveur du monde est bien supérieur à ces idoles, auxquelles l'antiquité Païenne a dressé des Autels. Après cela, on ne peut s'empêcher de conclure, *Que les Commandemens de Dieu ne sont point facheux.* Dieu adoucit le joug de la vertu, les passions irritent celui du péché :

Mon joug est aisé, & mon fardeau léger.

Plus on examine ces paroles, mieux on trouve qu'elles renferment une vérité incontestable. En effet, l'essence de la Religion consiste à croire en Dieu, & en J. C. qu'il a envoié; à aimer Dieu & son prochain come soi même. Or rien n'est plus conforme à la Raison, & à nôtre propre bonheur. On a trop de preuves de l'existence d'un Dieu, pour oser la nier; il se montre par tout, hors de nous, & en nous même. Soit qu'on examine l'ordre & l'harmonie admirables qui règnent dans l'univers, soit qu'on considère la structure du corps humain, la nature de l'ame, ses facultés, son union avec le corps, tout nous démontre qu'il y a une Intelligence suprême qui a tout créé, qui préside à tout, qui règle tous les événemens, & décide du sort de-tous les Homes. Que peut-

448 JOURNAL HELVETIQUE

on craindre, quand on l'a pour foutien? Les afflictions même qu'il permet font des étets de fa clémence. Si d'un autre côté, on jette les yeux fur l'état funefte où étoient les Homes avant la venue de J. C. on verra manifeftement que la bonté & la fainteté de Dieu l'engageoient à fe révéler à eux d'une manière plus particulière qu'il ne l'avoit fait par les feules lumières de la Raifon, obfcurcies par les préjugés, l'erreur & les paffions. Des Philofophes Paiens avoient eux mêmes fenti la néceffité de cette révélation, & ils l'efpéroient, Qu'a-t-elle fait? Elle a diffipé la nuit de l'erreur; elle a étendu l'empire de la vérité & de la vertu; elle a rendu à la raifon, fa force & fa pureté; elle a diffipé l'incertitude & les doutes où les Homes étoient plongés, fur l'immortalité de l'ame & fur un état avenir; elle leur a ouvert les efpérances les plus nobles & les plus sublimes: Elle a enseigné à l'home quelle eft fon origine, & quelle eft fa dignité & fa deftination. Enfin, l'Evangile nous apprend quel eft le culte le plus digne de l'Etre fuprême, & quels font les moyens les plus propres de l'apaifer, quand on a eû le malheur de l'ofenfer. Il fait plus, il lie les Homes entr'eux par les nœuds de la charité, & en leur recomandant la douceur

& l'humilité. La doctrine de J. C. fait encore le fondement le plus solide des Sociétés, en y faisant fleurir l'ordre, l'équité, & les vertus les plus propres à en faire la prospérité; telles sont l'amour de Dieu & du prochain. On ne peut aimer Dieu sans respecter ses ordres, sans être soumis à sa volonté, en quelque état où nous soions; sans être juste & temperant; sans avoir la plus vive reconnoissance pour ses bienfaits; sans redouter le châtement qui est la peine du crime; on ne peut aimer Dieu, sans admirer ses sublimes perfections, sans faire ses efforts pour les imiter, & sans nous élever jusques à lui, par la prière, par de saintes méditations, & en célébrant sa puissance, sa miséricorde & sa justice.

Quoi encore de plus naturel & de plus facile que d'aimer nôtre prochain, qui est os de nos os, & chair de nôtre chair; auquel nous sommes unis nécessairement par une même origine, par la conformité des mêmes besoins, & des mêmes espérances? Pour être aimé des autres, il faut les aimer: Cette union est la source de nôtre bonheur. De là découlent la tendre compassion, le pardon des injures, les secours mutuels, les conseils salutaires, la correction fraternelle, la défense de l'innocence,

le soulagement de nos maux, les bons exemples, la communication de nos lumières, enfin, cette correspondance réciproque, qui fait le charme de la Société.

Que l'on nous dise aprésent, que les préceptes de l'Évangile sont durs & facheux ! Il n'y a que des gens qui se plaisent à apesantir le joug de J. C. par des comandemens qu'il n'a point ordonés, qui puissent tenir ce langage. Toutes les cérémonies, toutes les macérations qui ne conduisent ni à l'amour de Dieu, ni à celui du prochain, sont vaines & inutiles. Tout ce qui est contraire à la bonté de Dieu ; tout ce qui blesse la charité ne peut émaner de l'Être tout parfait. On l'ofense souvent, en croiant lui obéir. Mais, dira-t-on, si Dieu est bon, s'il veut le bonheur des Homes, & qu'il ait le pouvoir de le leur procurer, d'où vient permet-il le mal, d'où vient n'oblige-t-il pas les Homes à pratiquer le bien ? Un Être si bon, si aimable ne doit pas leur imposer des Loix onereuses & dures, dont l'observation est si difficile : Sous le règne d'un Dieu si bon, d'où vient y a-t-il tant de méchans ?

Oui, Dieu est bon ; il veut le bonheur des Homes, & il ne tient qu'à eux de se le procurer ? Il ne les châtie que pour les

ramener à la vertu (*). Il leur a mis devant les yeux les motifs les plus propres à les engager à faire le bien, & à fuir le mal. Il leur a donné l'intelligence & la liberté pour choisir entre l'un & l'autre; mais il n'a pas voulu forcer leur volonté, & faire d'eux des automates, incapables de faire un bon choix, de se déterminer librement, & de réprimer les passions :

Mais si brisant les fers d'un joug impérieux,
L'home sur ses devoirs a sans cesse les yeux,
S'il chérit la vertu, s'il abhorre le crime,
Il jouit constamment d'un bonheur légitime;
Ainsi, lors que les vents ont soulevé les flots,
Quand la Mer en courroux glace les Matelots,
Si le Pilote actif lute contre l'orage
Malgré l'éfort des vents il aborde au rivage.

Le mondain dit que Dieu ne doit pas prescrire aux Hommes des règles dures &

(*) Les afflictions auxquelles le Fidèle est exposé ici bas ne détruisent pas la bonté de Dieu & ne prouvent rien contre elle. Si le Chrétien étoit constamment heureux sur la Terre, & qu'il n'eut point de récompense à attendre après cette vie, il y seroit trop attaché: Il voudroit s'y faire des tabernacles éternels: Il n'aspireroit à rien de plus.

dificiles. Mais lui appartient-il d'imposer des Loix au Législateur suprême? N'est-ce pas à la Créature à obéir & à se soumettre au Créateur? Ses Loix n'ont-elle pas les promesses de la vie présente & de celle qui est à venir? Que lui ordone-t-il, si ce n'est ce qui est le plus conforme à son état sur la Terre, à son propre bonheur, & à celui de la Société dont il est membre? Est-il impossible d'être juste, temperant, aimable, vrai & décent dans ses discours, dans ses pensées, & dans ses actions? Ceux qui ont ces qualités & qui possèdent ces vertus, ne sont-ils pas plus estimés, plus heureux, que ceux qui en sont destitués & qui ont les vices opposés? *Les Comandemens de Dieu ne sont point facheux. Ils réjouissent le cœur, & sont pour le juste un festin continuel.*

Mais lors même qu'il y auroit quelque difficulté à pratiquer les Comandemens de l'Être suprême, n'en coute-t-il rien au mondain à les violer? Sa conscience ne lui fait-elle aucun reproche, & n'a-t-il point de remords? La perte de sa santé, de sa réputation, de ses biens, n'est-elle pas la suite & l'effet ordinaire de l'intemperance, de l'injustice, & de la prodigalité? Il y a un raport intime & nécessaire, entre le crime & son juste châtement, come il y a

une relation naturelle entre la vertu, & la félicité qui est sa récompense. Oui la punition du coupable est à sa porte ; la peine le poursuit sans cesse ; il se reproche en même tems , & son propre crime, & celui qu'il a fait comettre aux autres par ses conseils, ou son mauvais exemple. Il ne sauroit éteindre les lumières de sa raison qui le condamne, il ne peut étouffer la voix de sa conscience, qui parle plus fortement que les passions qui le tyrannisent. S'il a le funeste secret de dérober ses crimes à la connoissance du Magistrat, ou d'en éluder la punition, il ne peut les cacher aux regards du souverain Juge, ni éviter le supplice qu'il infligera au méchant. En vain tacheroit il de déguiser son crime, sous le voile du mensonge, ou de le couvrir sous les ténèbres de la nuit, les soins & les précautions qu'il prend pour cacher un mystère d'iniquité le décèlent & le trahissent souvent & prouvent qu'il en a lui même horreur ; d'ailleurs tout est nud & à découvert devant celui qui sonde le cœur & les reins, & le méchant ne peut l'apaiser que par sa repentance.

Mais, dira-t-on, le devoir de la repentance, imposé par l'Évangile, n'est-il pas un devoir dur & pénible ? Il l'est dans les commencemens ; mais ce joug s'adoucit dans

la fuite, & devient même agréable par les progrès qu'on fait dans la vertu. Plus on avance, moins il en coûte; la récompense d'ailleurs qu'elle nous promet est bien propre à nous faire supporter les amertumes qui y sont attachées. Il est bien doux de pouvoir se rendre témoignage à soi-même qu'on est maître de ses passions, & qu'on a brisé leurs fers. Il est bien doux de ne pas combattre sans cesse contre soi-même, & de mettre de l'harmonie entre nos actions & nos pensées. Il n'y a rien de plus cruel, rien qui tourmente & déchire plus la conscience, que de voir le bien & de pratiquer le mal.

Cette repentance, qui nous paroît si dure & si difficile, qu'est-elle pour les Chrétiens, qu'un retour à la vérité & à la justice, qu'un aveu que nous faisons de notre faiblesse, & du besoin que nous avons de la miséricorde de Dieu? Quand on l'aime sincèrement, rien ne paroît impossible, pour lui prouver la vivacité de son amour; les martyrs ont bravé, pour manifester leur attachement pour Dieu, les supplices, la honte, & la mort. Et que ne faisons nous pas pour plaire au monde, qui cependant est implacable & inflexible à la moindre offense? Qu'un ami nous manque dans un seul point, tous ses services, tout ce qu'il a fait

pour nous, est perdu pour lui; il étoit l'ame de nôtre ame, & il devient pour une légère faute, l'objet de nôtre haine & de nôtre vengeance. Mais Dieu est lent à colère, & prompt à pardonner. Un criminel qui obtiendrait sa grace, étant conduit au suplice, & dans le moment où il est menacé de perdre la vie, quelle reconnoissance, quelle tendresse n'auroit-il pas pour son Juge? Dieu qui est le Juge suprême use de clémence envers nous, & ne demande que la repentance, & nous osons nous plaindre de la pesanteur de son joug! Que ne faisoient pas les Paiens & les Juifs, pour obtenir grace de la Divinité ofensée? Jeunes, macerations, sacrifices, veilles; ils faisoient tout: Le Chrétien ne feroit-il rien?

Mon joug est aisé & mon fardeau est léger.

Ce joug paroïssoit en effet léger aux premiers Chrétiens, dont la plûpart étoient sortis du Paganisme, qui ne leur proposoit qu'une doctrine qui flatoit les penchans du cœur & les passions. Il devoit paroître encore plus léger aux Juifs convertis, comparé à la rigueur & à la sévérité de la Loi Judaïque. D'où vient ce même joug paroît-il aujourd'hui si dur aux Chrétiens? C'est que les premiers étoient sincèrement persuadés des grandes vérités que renfer-

me l'Évangile. Quand l'esprit est bien convaincu, le cœur est gagné (*); on aime à pratiquer ce qu'on fait être vrai, conforme à l'ordre & à nôtre bonheur. L'étude de l'Écriture Ste étoit leur étude favorite, c'étoit l'occupation de leur foi, le lien qui les unissoit; ils y trouvoient l'objet de leur confiance, le but de leur destination & le puissant motif de leur espérance. Faites taire les passions; la Loi de Dieu se fera entendre.

Les Hommes, dit un illustre Prédicateur, n'ont appris à douter sur la doctrine, & sur la règle des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes, & voilà la vraie cause du peu de progrès de l'Évangile, & de la répugnance que bien des Chrétiens ont aujourd'hui pour le joug qu'il nous impose. On voudroit pouvoir l'allier avec son goût, &

ses

(*) Une preuve de cette vérité, c'est qu'à mesure qu'on fait des progrès dans la piété, les doutes s'évanouissent, & le joug du Seigneur paroît moins pesant. On est surpris d'avoir trouvé obscur, ce qui paroît ensuite très clair. Une preuve encore que ce sont les passions qui nous aveuglent, sur l'évidence de nos devoirs, c'est que l'Avare condamne hautement le Voluptueux, qui à son tour condamne l'Avare.

ses penchans. On sent que cela n'est pas possible; on ne peut adorer sur le même Autel DIEU & BELIAL. On aime mieux obéir à ses passions, qu'à son Créateur; on est rebelle à son Maître légitime, pour porter les fers des passions, qui nous tyrannisent & nous tiennent dans le plus dur esclavage. On chicane la Loi de Dieu pour usurper le funeste droit de la violer impunément. Hélas! tout étoit presque décidé pour les Fidèles de la primitive Eglise. On ne voit pas que les premiers Pasteurs eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs; on n'a comencé à douter que lors qu'on a comencé à ne pas vouloir croire. Ces volumes immenses, qui décident les doutes de la foi, n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs.

Les Loix de Dieu ne sont cependant pas moins certaines, pas moins évidentes aujourd'hui, qu'elles l'étoient dans l'ancien tems. Elles sont même mieux développées, prêchées avec plus d'ordre & de clarté; jamais la piété des Chrétiens n'a eû plus de secours; l'ignorance & l'incrédulité moins d'excuse. Jamais Siècle ne fut plus éclairé que le nôtre, & ne conut mieux la vérité & l'étendue des devoirs du Chré-

rien : Il feroit bien à defirer qu'on put ajouter , Jamais Siécle ne les pratiquat mieux. *Nous ne vivons plus*, dit un fameux Prélat, *dans ces Siécles d'ignorance, où les règles ne subsiftoient que dans les abus qui les avoient alterees, où le ministère étoit souvent pour le Fidèle, une ocasion d'erreur & de scandale, & où le Ministre passoit pour plus éclairé, dès qu'il étoit plus superstitieux que son Peuple.*

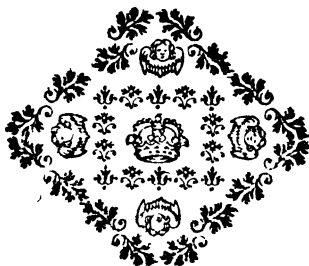
Graces à Dieu, l'Eglise Réformée sur tout, semblable à l'Eglise naissante, non encore corrompue, a des Pasteurs dignes de l'être, qui puisent dans la source la plus pure les règles & les maximes qu'ils enseignent. La Prédication n'est point parmi nous un jeu d'esprit, ou une déclama-tion froide & puéile; la raison marche toujours à côté de la Foi, & l'on ne propose rien à croire, qui ne soit conforme aux lumières naturelles, au bonheur de l'home, & au bien de la Société.

L'Ecriture Ste expliquée par elle même, & dans son vrai sens, est la seule règle qu'on prescrit, & dont on tire les fondemens & les motifs de nôtre foi & de tous nos devoirs. Pour être Chrétien, il n'y a qu'à être raisonnable, & pour pratiquer les règles que prescrit l'Evangile, il

n'y a qu'à s'aimer fagement foi même, & désirer sincèrement sa félicité.

Qu'y a-t-il de plus doux, de plus conforme à l'ordre, que de faire un bon usage de la liberté, de l'intelligence, des nobles facultés que Dieu nous a données; doit-il être dur & pénible à l'honête homme d'aimer la vertu & celui qui en est la source; de respecter sa puissance & sa souveraine sagesse? Est-ce là un devoir difficile?

G E N E V E.





L E T T R E

DE MAD. A SON FILS.

QUEL spectacle pour un cœur sensible, que celui que vous venez de voir, & combien il offre de réflexions touchantes ! Dans cette cabane, une Mère vient retrouver ses enfans à la fin d'une journée laborieuse ; leurs mains sont tendues pour recevoir le pain qu'elle leur a fait espérer ; mais leur atente est souvent trompée : Cette tendre Mère, malgré ses efforts, n'obtient pas toujours de quoi faire subsister une famille nombreuse. Avés-vous remarqué dans cette autre chaumière, les manières franches & la sérénité de ces homes honêtes & simples qui vous ont si bien acueilli ? Je crains bien que vous n'ayez reçu ces marques de bienveillance, come un hommage qui vous étoit dû, & que vous n'ayés regardé tous ces tableaux avec un cœur indifférent & froid. Elevé, peut-être pour vôtre malheur, dans une maison opulente ; acoutumé aux douceurs d'une vie aisée, que la plus grande partie du genre-humain n'a jamais connue, & dont un petit nombre ne

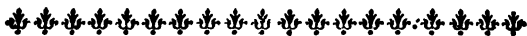
jouit ordinairement qu'après trente ans de travail & de peines, vous vous imaginez que perſone au monde ne manque du néceſſaire; & come vous n'avez jamais éprouvé d'inquiétude ſur vôtre fort, vous n'avez point pris à vous intéreſſer aux beſoins & à l'infortune des autres. Quelque grande que ſoit cette erreur, je dois la conſidérer come un éfet de la ſécurité de vôtre âge, & eſpérer que le tems & la raiſon la corrigeront: Mais ſi vous regardez ces infortunés come une eſpèce d'hommes à part, nés pour le travail, deſtinés à ſouffrir, pendant que vous & vos pareils vous jouiſſez du fruit de leurs peines & de tous les biens de la vie, vôtre opinion, pour vous être comune avec beaucoup de monde, n'en eſt pas moins inſenſée & impardonable.

Oui ſans doute, les pauvres, les laboureurs forment dans l'Etat un ordre ſéparé; ordre beaucoup plus reſpectable que tous les autres, ſ'il en faut juger par ſon utilité & par ſes vertus. Vous avez pû remarquer dans ce Village deux ſortes d'hommes: Des cultivateurs, dont la profeſſion eſt ſans contredit la plus néceſſaire, la plus innocente, & peut-être la plus noble; d'autres, qui ſans poſſeſſions, ſans aſile, réduits à vivre du travail de leurs mains, ne trouvent pas toujours de quoi ſe procurer la ſubſiſtance

la plus indispensable. Je n'ai pas besoin, sans doute, de vous dire qu'il faut soulager ces derniers; il suffit des premiers sentimens de justice & d'humanité, pour nous convaincre que celui qui a du superflu, le doit à ceux qui manquent du nécessaire. Quelque insensible que soit un home, je ne pense pas qu'il lui fut possible d'être un quart d'heure de suite témoin des peines & des malheurs de l'indigence, sans en être fortement ému; & j'ai assez bonne opinion de la nature humaine pour croire, que si les gens riches ont en général la réputation d'être durs; réputation trop bien méritée, c'est parce que leurs mœurs les éloignent des objets qui pourroient exciter leur compassion, & que rien de tout ce qui les entoure, ne leur retrace le tableau de la pauvreté & de ses misères. Mais puisque la bienfaisance s'accroît par l'exercice, & qu'il n'y a point de sentiment plus doux que celui qui contribue au soulagement de nos semblables, comment pouvons-nous en avoir reçu l'heureuse impression, sans consacrer pour toujours une partie de nos superfluités à la pratique d'une vertu aussi consolante? Du moins, si notre situation nous empêche de donner des secours efficaces, rien ne peut nous dispenser des égards & du respect qu'on doit aux malheureux. Privés

de la vie, que leur reste-t-il à espérer, si ce n'est le tribut de ces égards délicats, si justement païés à la misère honête & timide ? Quelle seroit la récompense de tant de vertus pénibles, si on leur refusoit jusqu'aux démonstrations d'estime ? Ces sentimens ne sauroient être portés trop loin à l'égard de cette portion de Citoyens, qui nourrit & qui défend les autres. L'agriculture est l'ame des peuples & la source de leur prospérité. Sans elle l'état d'une Nation ne peut-être ni florissant, ni durable. MENTOR, en délivrant l'Isle de Crète des fléaux d'une mauvaise administration, fonde sur l'Agriculture la puissance du Souverain & le bonheur des Sujets : En éfet, sans elle, les Arts, les Richesses, le Commerce, tout devient un principe de corruption & de décadence. Les deux plus grands biens de l'humanité, la vertu & la santé, seront toujours le partage d'un peuple cultivateur. Le travail & la sobriété conservent chez lui les principes de la vie dans toute leur vigueur, & préviennent les maux dont le luxe & l'oisiveté ont rempli les villes. Une vie uniforme & réglée éloigne de son cœur l'avarice, l'ambition, la jalousie, toutes les passions qui ont mis le glaive entre les mains des homes & qui en ont fait l'instrument de

Pinjustice & de la vengeance. Ses mœurs sont simples & domestiques. Il trouve chez lui tous les biens. Sa richesse est dans le nombre de ses enfans, sa gloire est dans leur sagesse. Ils sont les compagnons des travaux de leur Père, la joie & la consolation de leur Mère : Tous les chagrins, tous les maux disparaissent dans le sein de cette tendre & heureuse famille. Ah, mon Fils, il n'y a rien dans les atraits de la vie civile qui puisse nous dédomager des biens qu'elle nous a enlevés; nos Arts, nos plaisirs divers, nos frivoles amusemens ne sauroient remplacer un seul de ces momens délicieux de la vie rustique. Heureux le peuple qui en a conservé les mœurs, & qui en conoit le prix ! Puissé le vœu de la Nation s'accomplir ! Puissé enfin l'état de cultivateur, si négligé, si opprimé en France, éprouver toutes les faveurs & toute la protection qu'il mérite ! Quel seroit mon bonheur, mon Fils, si je vous vois un jour digne par vos talens d'ocuper une place, qui vous mit à portée de contribuer au soulagement du laboureur & à l'adoucissement de son sort ! C'est dans cette espérance que je puis desirer de vivre & de vieillir. Ce seroit le dédomagement le plus doux que le Ciel pourroit m'accorder des biens dont je suis privée par la vie civile, & qu'un cœur sensible ne



PENSEES DIVERSES

Tirées de M. de FENELON.

LA Guerre épuise un Etat & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires.

Quelques avantages que l'on ait en commençant une guerre, on n'est jamais sûr de pouvoir la finir, sans être exposé aux plus tragiques catastrophes.

La supériorité la plus décidée, lorsqu'on s'engage dans un combat, ne peut nous en garantir le succès: Le moindre mécompte, une terreur panique, un rien nous arrache la victoire & la transporte à l'ennemi, au moment que nous la croyions décidée pour nous.

Un Prince, quand même il tiendrait la victoire come enchainée à son char, se détruit soi même, en détruisant ses ennemis. Son Pays se dépeuple, les terres demeurent presque incultes, le Commerce est troublé, & ce qui est pis encore, les meilleures Loix s'affoiblissent & les mœurs se corrompent. Le pressant besoin fait qu'on tolère souvent dans les troupes une li-

cence pernicieuse. La Justice, la Police tout souffre de ce désordre.

Un Conquérant, qui verse le sang de tant d'hommes & qui cause tant de maux, pour aquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche & mérite de perdre ce qu'il possède, dès qu'il a voulu usurper ce qui ne lui appartenait pas.

Le Roi est le premier Juge de son Etat. Il doit être à la tête de ses Armées pendant la guerre; mais come la guerre ne doit se faire qu'à regret & le moins long-tems qu'il est possible; que l'on ne doit avoir d'autre vüe que de parvenir à une paix constante, il s'ensuit que la fonction de comander les Armées n'est qu'une fonction passagère, forcée & triste pour les bons Rois; au lieu que celle de juger les Peuples & de veiller sur tous les Juges est leur fonction naturelle, essentielle, ordinaire & inséparable de la Royauté.

Bien juger, c'est juger selon les Loix: Pour juger selon les Loix, il faut les savoir. Tout Prince sage doit se trouver heureux de n'être que l'Exécuteur des Loix.

Un Prince doit étudier sérieusement ce qu'on nomme le Droit des Gens: Droit qu'il est d'autant moins permis à un Souverain d'ignorer, que c'est ce Droit qui rè-

gle sa conduite dans ses plus importantes fonctions & que ce Droit se réduit aux principes les plus évidens du Droit naturel.

Quel n'est pas le crime d'un Roi, qui montre le Vice assis avec lui sur son Trône, non seulement à ses Sujets, mais encore à toutes les Cours & à toutes les Nations !

De proche en proche, le Luxe passe comme par une nuance imperceptible de la plus haute condition à la lie du Peuple.

Il y a aujourd'hui plus de Carosses à 6 chevaux dans Paris, qu'il n'y avoit de Mules, il y a cent ans. Chacun n'avoit point sa chambre: Une seule, à plusieurs lits, suffisoit pour plusieurs personnes. Maintenant chacun ne se peut plus passer d'appartemens vastes & d'enfilades.

On détruit les Champs pour se procurer des Parterres. Chacun veut avoir des Jets d'eau, des Statües, des Parcs sans bornes, des Maisons dont l'entretien surpasse le revenu des terres où elles sont situées.

Un Prince doit se servir de son autorité, non pour persécuter l'erreur, mais pour rendre l'incrédulité muette.

On donne souvent le nom de besoins de l'État aux prétentions particulières du Prince.

Le bien des Peuples doit être employé à la vraie utilité des Peuples mêmes.

Souvent la création d'un nouvel Office, qui rapportera à peine 100 mille Livres au Prince, expose le Peuple à 500 mille Livres de vexations, qui seront sans remède.

C'est un grand bonheur pour les Peuples, quand le Prince choisit bien ses Ministres & qu'il éloigne de sa personne ceux qui sont durs, hautains & entreprenans.

Il n'arrive que trop souvent, que les Souverains, jaloux de leur autorité, veulent toujours l'étendre, & que les Peuples, passionés pour la liberté, veulent toujours l'augmenter. Il vaut mieux cependant souffrir, pour l'amour de l'ordre, les maux inévitables dans tous les Etats, même les plus réglés, que de secouer le joug de toute autorité, en se livrant sans cesse aux fureurs de la multitude, qui agit sans règle & sans loi. Quand l'autorité souveraine est une fois fixée par les Loix fondamentales dans un seul, dans peu, ou dans plusieurs, il faut en supporter les abus, si l'on ne peut y remédier par des voyes compatibles avec l'ordre.

La liberté sans ordre est un libertinage, qui attire le despotisme ; l'ordre sans la

liberté est un esclavage, qui se perd dans l'anarchie.

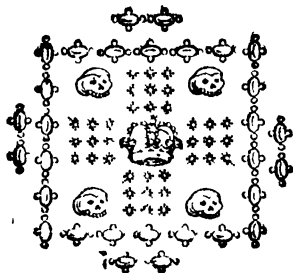
On pend un pauvre malheureux, pour avoir volé une pistole dans son besoin extrême, & on traite de Héros des Conquérans, qui ont fait la conquête, c'est à dire, qui ont subjugué injustement les Pays ou les Etats de leurs Voisins.

Toute compenstation exactement faite, il n'y a presque point de guerre, même heureusement terminée, qui ne fasse beaucoup plus de mal que de bien à un Etat; on n'a qu'à considérer combien elle ruine de familles, combien elle fait périr d'hommes, combien elle ravage & dépeuple de Pays, combien elle dérègle un Etat, combien elle y renverse de Loix, combien elle autorise la licence, combien il faudroit d'années pour réparer ce que deux ans de guerre a causé de maux, contraires à l'ordre, à la Police, & à la bone Politique: Les trois quarts des guerres ne s'engagent que par hauteur, & par finesse, par avidité, & par une fausse précaution.

Il y a des Loix de la guerre, qu'il ne faut pas moins religieusement garder que celles de la paix. Lors même qu'on est en guerre, il reste un certain droit des Gens qui est le fond de l'humanité même. C'est un bien sacré & inviolable entre les

Peuples, que nulle guerre ne peut rompre, autrement la guerre ne seroit plus qu'un brigandage inhumain, qu'une suite perpétuelle de trahisons, d'assassins, d'abominations & de barbarie. Vos Enemis font toujours des Homes & toujours vos Frères. Si vous êtes vrai home, vous ne devés leur faire que les maux que vous ne pouvés vous dispenser de leur faire pour vous garantir de ceux qu'ils vous préparent, & pour les réduire à une juste paix.

Tout Traité de paix, juré entre deux Princes, est inviolable à leur égard, & doit toujours être pris simplement dans son sens le plus naturel, & interprété par l'exécution immédiate.





ELOGE

De MAXIMILIEN de BETHUNE, Duc de
SULLY.

L'ACADEMIE Françoise a doné pour sujet du prix de l'an 1763. l'Eloge du Duc de SULLY (*), ce grand Home, l'Ami, le Confident, & le Ministre de HENRI IV. Roi de France. L'estime, l'amitié & la confiance de ce Prince éclairé & équitable, sont le meilleur & le plus bel éloge qu'on puisse faire de M. de SULLY, digne par ses talens supérieurs, son exacte probité, sa fidélité inviolable pour son Maître, d'être mis au même rang que M. le Chan-

(*) On ne se propose pas ici de faire l'histoire de M. de SULLY, mais seulement de rapporter quelques traits de sa vie, & de peindre son caractère. Il étoit d'une humeur austère, & on l'acusoit d'avarice, mais lors qu'il étoit nécessaire, il savoit être aimable, & dépenser avec goût, sans profusion. Quand il s'agissoit de la gloire du Roi, il représentoit avec dignité. A la mort de HENRI IV. on trouva à l'Arsenal une Artillerie nombreuse & en bon état, les dettes aquitées & le trésor Royal riche de plusieurs millions, tandis que ses propres biens n'étoient point considerables.

celier d'AGUESSEAU, digne encore par son courage & par sa valeur d'être mis à côté de l'illustre Maréchal de SAXE, qui ont fourni l'un & l'autre deux Sujets du prix de la même Académie; en couronnant leurs éloges, elle a cru couronner leurs vertus. L'Eloquence, en effet, ne peut être mieux employée qu'à célébrer les vertus & le génie de ces Hommes célèbres, qui ont illustré leur Patrie, par les services importans qu'ils lui ont rendu, & qui se sont fait aimer, estimer, admirer même des Princes & des Peuples étrangers, auxquels ils ont consacré leurs talens & leurs travaux. Les uns & les autres méritent d'être comparés à ces fameux Grecs & Romains, dont l'Histoire ancienne a publié les hauts faits, & dont elle a immortalisé la mémoire: Si la haute valeur défend l'Etat contre l'Enemi étranger, si ses victoires le rendent redoutable & puissant, si ses conquêtes l'étendent & l'affermissent, l'équité éclairée & impartiale du Magistrat, du Chef de la Justice, maintient l'ordre & la paix au dedans; il y fait fleurir les Arts & les Sciences; il y conserve aux Loix leur force, aux mœurs leur pureté; l'innocence ne redoute plus la fraude, ni l'injustice: Le vice est réprimé, & le glaive

du

du Magistrat le force de trembler sous la crainte du châtiment.

M. de SULLY, réunissant les différens titres des grands Personages dont nous venons de parler, en réunit aussi les diverses qualités (*); Il administra les finances, qu'il trouva dans un désordre étonnant, avec une conduite, une fidélité, non moins surprenantes. Avant lui, elles étoient la proie de la rapacité des Traitans, de la fraude & de la mauvaise foi des Surintendans & de leurs Comis: Les impots exorbitans qu'on tiroit sur le pauvre Peuple enrichissoient les grands Seigneurs, sans procurer même le nécessaire au Prince, qui, dans sa misère, se trouvoit seul chargé de la haine publique; les finances étoient un cahos, sans rive ni fond; un abime qui engloutissoit tous les

I i

(*) M. de SULLY a fait de grandes choses, sans ostentation, & par un pur zèle pour le Roi, & pour sa Patrie; il se fit aimer & estimer des Suisses avec lesquels il engagea HENRI de faire une étroite alliance: Il louoit leur candeur, étant lui même plein de franchise; il engagea aussi son Maître à secourir successivement les Hollandois, fort pressés par les Espagnols; sa prudence & son activité suffisoient, & pourvoioient à tout. Il ne fut riche que des bienfaits du Roi.

revenus du Royaume, acablé de subside & de dettes. Voilà l'état affreux où M. de SULLY trouva les finances, quand il en prit la régie; on sortoit de l'épuisement, & de l'anarchie où la France fut réduite durant les guerres de la Ligue, où les Rois étoient sans autorité, & les Sujets sans soumission; HENRI IV. à la vérité, en montant sur le Trône, y fit monter avec lui la Justice, mais son pouvoir mal affermi, ne lui permettoit pas encore de faire tout le bien que son cœur lui inspiroit, & qu'il desiroit; il lui falloit un Ministre ferme, attentif & qui eut la force de remédier aux abus inveterés, qui fut capable de les corriger, & qui eut un désintéressement & une intégrité si manifestes, qu'on ne pût pas même soupçonner, qu'en punissant & en arrêtant les monopoles & les extorsions de ceux qui pilloient le trésor public, il tournoit à son profit ce qu'il arrachoit à leur cupidité & à leur avarice. Ce Ministre fut le Duc de SULLY, qui démêla tous les détours de cet affreux labyrinthe, qui y porta le jour, qui y rétablit l'ordre & la règle, qui eut part d'augmenter considérablement les revenus du Royaume & aquita ses dettes, qui montoient à neuf cent trente millions, selon son calcul. Il donna les subside

& les impots, ce qui rendit le Peuple heureux, en faisant le bonheur du Monarque. Pour grossir le trésor public, il ne prit rien sur les richesses des particuliers, mais il fit prospérer le Commerce & les Arts, en leur ouvrant des sources qu'on ne connoissoit pas auparavant, ou qui étoient taries & desséchées par les troubles précédens, & les ravages occasionés par les guerres civiles (*). Ceci mérite bien qu'on entre dans quelque détail. On verra que les difficultés ne rebutoient point SULLY & qu'il surmonta les plus grands obstacles.

Les réglemens pour l'augmentation & la

I i 2

(*) Dans ce tems là le Royaume fut longtems déchiré par les guerres civiles: Pour les terminer M. de SULLY, quoique constant dans la profession de la Religion Réformée, conseilla à HENRI IV. d'en changer, & de se faire Catholique: Il ne vit que ce seul moyen de sauver la France, en proie à la Ligue & aux Espagnols: Si le cruel fanatisme n'épargna pas le Roi, malgré son changement de Religion, comment l'auroit il épargné, s'il fut resté Protestant? Il fut enfin sa victime, mais il l'auroit été plutôt; ce bon Prince fut exposé à plus de conspirations qu'aucun Tiran. Il fut tue à l'Age de 58. ans.

sureté du Commerce, dit l'Historien de M. de SULLY, dans les Mémoires publiés sous son nom, Tome V. pag. 253. *paroissant à HENRI devoir tenir un des premiers rangs de l'Etat, c'est aussi de ce côté là qu'il employa la meilleure partie de ses soins. Le projet du canal pour joindre la Seine à la Loire, ayant été ratifié, M. de SULLY se transporta lui même sur les lieux, afin qu'il n'y eut aucun mécompte dans les préparatifs, qui devoient précéder l'exécution, soit à prendre les hauteurs, & à niveller le terrain, soit à profiter de toutes les comodités qu'on en pouvoit tirer.* Il s'agit ici du fameux canal de Briare, lequel prend depuis cette petite Ville, jusqu'à celle de Montargis, qui en est distante de dix lieues; ce canal étoit fort avancé par M. de SULLY; il a été achevé depuis lui: M. de THOU lui done beaucoup de louanges, en le reconnoissant pour l'Auteur de ce dessein.

Il comença à faire fleurir les Manufactures, fort négligées en France, & dona par là à ce Royaume un lustre qui sous le règne de LOUIS XIV. a été soutenu par les soins du sage COLBERT, qui a marché sur les traces de M. de SULLY, mais sans avoir autant de génie, & des vues aussi étendues. L'un & l'autre ont passé pour être d'une humeur trop austère. M. de

SULLY étoit regardé come le CATON de son Siécle & le JOSEPH de la France; il faisoit tout avec cette sérénité d'ame, qui est l'enblème de la pureté des intentions.

Jusques ici, nous n'avons vû M. de SULLY qu'à la tête des finances; considérons le aprésent come guerrier, & come un habile Négociateur. Il dona de bonne heure des preuves de son intelligence dans l'art militaire; il fut le Compagnon d'HENRI IV. dans ses premières campagnes; ce Prince fut le témoin de sa valeur; il le vit souvent combattre à ses côtés, & défendre sa Personne. Son courage, ferme & tranquile, paroissoit plutôt l'êfet de son zèle & de sa raison, que d'un temperament impétueux, & d'un amour défordonné de la gloire; mais quand il le faloit, il s'exposoit à de si grands périls, que la tendresse de HENRI pour lui, en fut quelquefois alarmée. GRILLON, fameux par sa haute valeur, voulut un jour mettre celle de M. de SULLY à l'épreuve (*); voici ce qu'il fit: GRILLON,

I i 3

(*) Quoique M. de SULLY ait été loué par plusieurs bons Ecrivains, il eut ses ênemis & ses envieux, & il eut souvent besoin de se défendre: C'est un triste emploi, disoit-il, pour l'innocence

dit M. de SULLY, se trouva un jour près de moi, au siège de *Charlonnières*, petite Ville de Savoye. J'observois un ravelin que je voulois faire battre; nous étions lui & moi à la portée d'une batterie de canon, dont les décharges comencèrent à devenir si vives & si fréquentes, que pour ne pas risquer inutilement tant de vies, je voulus remettre ce qui me restoit à faire à un tems moins clair. *Quoi ! Morbieu, mon grand Maître, me dit GRILLON, craignés vous les arquebusades, en la compagnie de GRILLON ? Arnidieu ! puisque je suis ici elles n'oseront aprocher ; allons, allons, jusqu'à ces arbres que je vois, nous reconoitrons de là plus aisément.* Hé bien ! allons, lui répondis-je, en riant ; nous jouons à qui se montrera le plus fou ; je le pris par la main, & le menai si loin encore au de là de ces arbres, qu'il avoit montrés, que le plomb comença à siffler d'une étrange ma-

l'innocence que d'avoir sans cesse à se produire & à se préconiser elle même. Un Home qui croit devoir toute son élévation à la vertu, a honte d'être obligé de lui associer toute autre moyen indigne d'elle : Après la mort de HENRI, il se trouva heureux de vivre dans une paisible retraite.

nière, à nos oreilles; *Arnudieu!* dit GRILLON, *ces coquins là n'ont point d'égards au baton de grand Maître, ni à la croix du St. Esprit, & pourroient bien nous estropier. Par la corbieu! je vois bien que vous êtes un bon Compagnon, & digne d'être grand Maître de l'Artillerie.*

Quoi que M. de SULLY fit bien la guerre, quand son devoir l'y apelloit, il ne la faisoit pas avec goût & inclination. *L'Esprit militaire*, dit-il, *est le défenseur d'un Etat; il faut l'y nourrir avec soin, mais come on nourrit un dogue pour la garde d'une maison, en l'enchainant, & en ne lui permettant de prendre que très rarement l'essor, de peur qu'il ne dévore ses Maîtres mêmes.* La seule réputation de valeur, dit l'Historien, produit presque tous les mêmes effets que l'usage qu'on en pouroit faire. Il n'y a point de moyens qu'il ne faille préférer à la guerre, lorsque par eux l'on peut arriver au même but (*). Mais pour la faire avec

I i 4

(*) M. de SULLY n'aimoit ni la guerre, ni les querelles, ni les disputes de Religion: Laissons, disoit-il, la connoissance & le jugement de nos opinions à Dieu seul. Donons seulement aux Souverains, pour l'utilité commune, le pouvoir de punir ce qui blesse la charité dans la Société.

succès, il fit réparer les Villes fortifiées & en fit élever de nouvelles.

Avec ces principes, M. de SULLY devoit être fort agréable à JACQUES I. Roi d'Angleterre, qui n'aimoit pas la guerre, & auquel HENRI l'envoia en Ambassade, pour négocier entr'eux une étroite alliance, contre l'Espagne. M. de SULLY réuffit très bien, & fit avec ce Prince un Traité conforme aux intentions de son Maître, & qui auroit eû plus de succès, si JACQUES avoit été plus ferme dans ses résolutions & plus constant dans ses promesses. Il arriva une chose durant cette Ambassade, qui fait honneur à M. de SULLY, & où il paroît un grand amour pour la Justice. Un jeune home de condition, qui étoit à la suite, ayant comis quelque désordre à Londres, il le fit arrêter, & malgré toutes les sollicitations que des personnes distinguées par leur rang & leur naissance firent en sa faveur, il le livra aux Magistrats de la Ville, pour être puni sévèrement; il fut fort heureux de n'être pas condamné à mort.

Société; il n'est point du ressort de la Justice humaine, de s'ériger en vengeur de ce qui appartient à la cause de Dieu.

M. de SULLY avoit pour maxime, que les bones mœurs & les bones Loix se forment & se foutiennent réciproquement, & qu'on ne peut donner atteinte aux unes, fans afoiblir les autres. En éfet, n'atendés rien de beau, ni de grand d'une ame rongée par l'envie, dévorée par l'avarice, déchirée par l'ambition, ou féduite & corrompue par la volupté; les Loix ne font pas un frein affés fort pour réprimer les passions; le cœur qui en est l'esclave & la victime, peut bien jeter quelques foibles étincelles, mais ce fera un feu fans chaleur & fans lumière, qui s'exhale en fumée. Les passions se peignent en quelque forte sur le visage; HENRI, dit SULLY, conoissoit les Homes à leur mine & à leurs yeux. Il jugeoit des gens sur leur phisionomie, & en jugeoit bien.

On ne peut mieux louer M. de SULLY, qu'en exposant quelques uns de ses principes.

La jonction des Rivières, dit-il, & la construction des chemins royaux, qui facilitent la communication, soit des différentes Provinces, soit des différentes parties d'une même Province entr'elles, sont peut-être les deux plus importans objets dont un sage Gouvernement puisse s'ocuper en tems de paix; En y employant ou les

troupes inutiles alors, ou ce nombre prodigieux de mendiants, si fort à charge à l'Etat, on trouve à la fois le moyen de faire ces sortes d'ouvrages à des fraix médiocres, & de bannir l'oïfiveté, qui ne fait des mendiants, que des voleurs & des brigands, en même tems, qu'on introduit & qu'on facilite le comerce dans le Royaume.

Les causes de la ruine & de l'afoiblissement d'un Etat, ajoute-t-il, font les subsides outrés, les monopoles, principalement sur le Bled, le *negligement* du Commerce, du Labourage, des Arts, des Métiers, & des Sciences; le grand nombre des charges, les longueurs & l'iniquité de la Justice, l'oïfiveté & la corruption des mœurs, la tolerance des mauvaises coutumes, l'infraction des bones Loix, les Guerres injustes, la licence, le despotisme & l'incrédulité. On ne doit jamais, disoit-il, séparer la Religion de l'Etat.

M. de SULLY fut souvent exposé aux traits de la calomnie & de plusieurs libelles, qu'il méprisa (*), quoi qu'il eut

(*) M de SULLY a pratiqué à la lettre ce généreux mépris. Sa Majesté, dit-il, me nomma mes calomniateurs, mais j'ai caché soigneusement leurs noms à mes Secrétaires & on ne les verra point dans mes Mémoires. La calomnie

le crédit d'en faire punir les Auteurs, il les regardoit come des petits Esprits, qui n'avoient que le talent dangereux de publier de bons mots, & d'affaifoner le mensonge & la médifance : Gens fots & méchans, qu'on fait taire, en ne les écoutant point, & en leur ôtant toute créance. L'historien de SULLY remarque, qu'il étoit plus estimé des Etrangers que de ses Compatriotes.

On fera surpris que je n'aye rien dit dans cet éloge, ni de la naissance de M. de SULLY qui étoit illustre, puis que sa famille étoit alliée à plusieurs maisons souveraines; mais il étoit si distingué par ses qualités personnelles qu'il n'avoit pas besoin de l'antiquité de sa noblesse; ni de sa Religion, qui étoit la Religion Protestante; mais il étoit fort modéré & fort tolerant; il engagea HENRI IV. à publier l'*Edit de Nantes*, afin que les Réformés & les Catholiques véussent en paix. En éfet la révocation de cet Edit a causé bien des maux à la France.

nie est come un feu, qui s'éteint d'autant plus vite qu'il est plus violent, lors qu'on n'a pas soin de l'entretenir. M. de SULLY ne fut pas durant sa vie *Prophète en son Pays*, on ne lui a rendu pleinement justice qu'après sa mort, qui arriva en 1641. âgé de 82. ans.

Écoutez sur ce sujet un Historien fort éclairé & fort équitable, bon Catholique, & qui a été témoin des malheurs que la révocation de cet Edit a causé au Royaume. Voici ce que dit le Marquis de la FARE dans ses Mémoires, pag. 160. C'étoit un Home distingué par sa noblesse, par son courage, & par son Esprit.

La puissance & l'ambition de LOUIS XIV. dit-il, allarmèrent toute l'Europe ; ce qui lui fit comprendre que pour balancer cette Puissance, il étoit nécessaire pour la sûreté publique, que tout le monde se ligua contre elle. M. de SULLY avoit sagement prévu qu'une ambition démesurée, jointe à un pouvoir exorbitant, réuniroient toutes les forces de l'Europe, pour arrêter & afoiblir le Prince qui la voudroit subjuguier : Mais voici ce qu'il ajoute, & qui est bien digne d'attention.

„ Une autre cause de la décadence de
 „ ce Royaume a été la manière dont on
 „ a songé à détruire la Religion Protestan-
 „ te en France ; le dessein même de la
 „ détruire n'étoit pas sensé (*) ; car il faut

(*) La sainteté des Loix, jurées avec serment, a été respectée par les Païens eux mêmes ; les Turcs se font un devoir d'être religieux

„ remarquer que les Princes & États Pro-
 „ testans avoient toujours été pour nous
 „ contre la Maison d'Autriche, & il ne
 „ falloit pas irriter les seuls vrais alliés
 „ que nous pouvions avoir. On a dit que
 „ le Jésuite LA CHAISE, Confesseur du Roi,
 „ n'avoit pas été lui même d'avis des vio-
 „ lences qu'on a faites. On dit que COL-
 „ BERT, le TELLIER, & LOUVOIS, ne
 „ vouloient pas la révocation de l'Edit
 „ de Nantes, que les Cagots poursuivoient
 „ avec fureur, malgré les obligations que
 „ HENRI IV. avoit aux Réformés; mais
 „ le cruel LOUVOIS, quand il vit que l'a-
 „ faire étoit entamée, la poussa à l'extré-
 „ mité, & aux cruautés qui furent exer-
 „ cées, prétendant convertir en six mois
 „ seize cent mille personnes, par des trai-
 „ temens indignes de la Religion & de
 „ l'humanité. Il faut remarquer que toutes
 „ ces injustices & ces barbaries ont fait
 „ sortir du Royaume huit cent mille per-
 „ sones, qui ont tous emporté le plus
 „ d'argent qu'ils ont pû. Gens au reste,

gieux observateurs des Traités. LADISLAS, Roi de
 Hongrie, ayant rompu le Traité de paix qu'il
 avoit fait avec le Sultan AMURAT, ce Prince
 ayant en main ce Traité, prit Dieu à témoin
 de sa violation, avant que livrer bataille. Il
 la gagna, & LADISLAS fut tué.

„ sur qui rouloit une grande partie du
 „ Commerce & des Manufactures , parce que
 „ n'étant déjà plus admis dans les char-
 „ ges , ils s'étoient apliqués à des Arts
 „ utiles , ou à faire profiter leur argent ,
 „ si bien que leur fuite a causé de très
 „ grandes plaies à l'Etat.

Coment des Historiens Catholiques ont ils osé soutenir , que l'on travailla à convertir les Huguenots par des moïens justes , doux & pacifiques ! Ils sont démentis pour tous les Auteurs équitables , qui ont regardé la cassation de l'Edit come une injustice manifeste.

Ce fameux Edit étoit une barrière qui empêchoit les Catholiques & les Réformés de se faire du mal , & qui les engageoit à se faire du bien réciproquement , par une noble émulation ; Pouvant aspirer aux mêmes emplois , pouvant s'unir par les nœuds du Mariage , & n'ayant tous que les mêmes vues , qui étoient la prospérité du Royaume. Dès que ces liens ont été rompus , & que cet Edit solennel , juré par HENRI IV. par LOUIS XIII. & par LOUIS XIV. à leur avènement au Trône , a été cassé , les Protestans n'ayant plus aucune sureté ne se sont pas crû obligés d'observer des engagements que les Catholiques avoient violés les premiers : Ils n'ont plus

regardés come des Frères ceux qui les regardoient come des énemis ; l'union a été rompue , & l'amour de la Patrie s'est éteint, puis qu'on les a forcés à en chercher une autre.

L'Edit de Nantes (*) étoit l'ouvrage favori de M. de SULLY ; il le regardoit come celui qui devoit immortaliser en quelque sorte sa mémoire , par la perpétuité qui en faisoit le caractère distinctif. Il étoit come l'empreinte de son ame , dont les vues étoient grandes & sages , qui n'avoit pour but que le progrès des Arts , des Manufactures & de la Vertu , qui n'avoit dessein que de rendre le Royaume florissant , moins par l'étendue de ses conquêtes , que par l'équité des Princes qui le gouverneroient , par l'amour & le zèle de tous leurs sujets , par leur union sincère & durable , par la pureté des mœurs qui soutient les talens , & qui leur done du lustre. Quand les mœurs se corrompent , les talens déclinent & se flétrissent en quel-

(*) M. FLECHIER , Evêque de Nimes , ayant dit dans un de ses Mandemens qu'il publiait , lors des revers & des grandes pertes que fit LOUIS XIV. ce que ce Prince avoit fait à Dieu pour en être ainsi abandonné ? On lui répondit , il a fait à Dieu une offense bien criminelle , en violant la sainteté du serment , par l'infraktion de l'Edit de Nantes

488 JOURNAL HELVETIQUE

que forte; ce sont des fleurs dont des vents pestilentieux ternissent l'éclat: La vertu & la vérité, qui font le bonheur des Particuliers, font en même tems l'appui, & le fondement des Etats.

Après avoir rétabli les Finances, la Marine, l'ordre & l'harmonie dans l'intérieur du Royaume, M. de SULLY protégé constamment par son Maître & animé des mêmes sentimens, travailloit à le mettre en état de se venger de l'Espagne, qui s'étoit prévaluée des troubles & de la foiblesse de la France, pour la déchirer par des factions & des guerres civiles. HENRI étoit prêt à lancer la foudre, & à jeter la terreur dans le sein de ses ennemis, lors qu'une mort tragique arrêta ses projets, couvrit la France de deuil & navra le cœur de son Ministre zélé & fidèle.

GENÈVE.



REVOLU.



RÉVOLUTION

De Suède, sous GUSTAVE VASA.

ON a dit, dans la conjuration du Cardinal de SIENNE contre le Pape LEON X. que peu de conspirations (*) ont eû d'heureux succès, & l'histoire justifie cette vérité; cependant, elle n'est pas si générale qu'elle n'ait quelque exception; la conspiration du Duc de BRAGANCE, qui secoua le joug de l'Espagne l'an 1640 & qui monta sur le Trône de Portugal, en fournit un exemple; GUSTAVE, qui mérita la couronne de Suède par sa conduite & par sa valeur, en fournit un second; on peut dire que s'ils réussirent dans leurs

K k

(*) Quoi qu'on se serve ici assés indifféremment du mot de conjurés, & de conspirateurs, cependant ces deux termes ne sont pas tout à fait synonymes; l'un dit plus que l'autre; l'un est plus général, l'autre est plus particulier. On dira que BRUTUS & CASSIUS étoient les Chefs des conjurés contre JULES CESAR, & que CATERINA avoit conspiré contre Rome.

490. JOURNAL HELVETIQUE

projets, c'est que l'un avoit des droits légitimes sur le Portugal, l'autre en avoit sur la Suède; mais il y a peu de conjurés qui ne pussent colorer leurs complots de quelques prétextes; l'événement les justifie ou les condamne; c'est presque lui seul qui les fait paroître innocens ou coupables aux yeux du Peuple, & peut-être à ceux de la postérité. Si le Duc de BRAGANCE, & GUSTAVE eussent échoué dans leurs desseins, n'en doutons point, ils auroient été traités come criminels; si, au contraire, FIESQUE, dont je me propose d'écrire aussi l'histoire, eut réussi à s'ériger en Souverain, en changeant le Gouvernement Aristocratique de Gènes, il est écartain qu'on auroit loué son habileté & sa grandeur d'âme, come quelques personnes louent encore CROMWEL, qui, sous CHARLES I. détruisit le Gouvernement Monarchique en Angleterre; mais l'espèce de Gouvernement qu'il y établit, étoit trop opposé au génie de la Nation pour y durer longtems.

On me permettra encore une réflexion, au sujet de la Suède; quoi que ce Royaume soit assés étendu, & que le Peuple qui habite ce Pays soit courageux, il ne figurait cependant guère en Europe, avant les règnes de GUSTAVE I. de GUSTAVE

ADOLPHE, & de CHARLES XII. Le premier le tira de la servitude, sous laquelle il gémissoit, sous la tiranie de CHRISTIERN Roi de Dannemarck, qu'on a nommé le NERON du Nord, & qui n'est en effet guère connu que par ses injustices, & sa cruauté. GUSTAVE ne se borna pas à secouer un joug étranger, il poussa la révolution jusqu'à changer la Religion, ce qui étoit plus difficile, & à établir la Religion Protestante sur les ruines du Papisme. Heureux le Royaume, s'il eut pû laisser à son Fils aîné, sa prudence, son courage & son génie; mais les grands Princes ont eû rarement des Fils dignes de leur succéder (*).

GUSTAVE ADOLPHE fit palir en Allemagne, l'étoile de la Maison d'Autriche, &

K k 2

(*) Il en a été presque de même dans les autres Etats. L'Angleterre a eû peu de grands Rois; ceux de la Maison STUART ont tous été ou foibles, ou infortunés. La France n'a guère été plus heureuse; si vous en exceptés ST. LOUIS, PHILIPPE AUGUSTE, LOUIS XII. CHARLES V. dit le Sage, FRANÇOIS I. HENRI IV. LOUIS XIV. & le Roi régnant, peu de Princes ont été dignes de porter le Sceptre. Qu'étoit la Prusse avant le règne de FREDERIC LE GRAND?

ses victoires donèrent même de la jalousie à la France son alliée.

CHARLES XII. plus ambitieux & plus hardi que ses Prédécesseurs, fondit come un Aigle, sur les Royaumes du Nord; il fit trembler le Roi de Dannemarck jusques dans sa Capitale; il subjuguua la Pologne; força son Roi à abdiquer la Courone, & à la céder à celui que le Roi de Suède voulut nommer. Il n'avoit que 18 ans, quand il cornença à faire ses conquêtes, & pour être absolument le Maître de tout le Nord, il ne lui restoit qu'à vaincre le CZAR; mais il trouva dans PIERRE LE GRAND, un rival digne de lui. Il remporta d'abord sur ce Prince de grands avantages, mais cet ascendant ne dura pas; s'étant trop laissé emporter à sa fougue, & s'étant mis par son éloignement de la Suède, hors d'état d'en recevoir du secours; enfermé de tout côté par son ennemi, manquant de tout, excepté de courage, son génie fut forcé de baisser devant celui de son concurrent; il fut vaincu à *Pultowa*, & ne put jamais se relever de sa défaite. Il pouvoit, avec plus de modération & de prudence, faire de la Suède le plus beau & le plus puissant Royaume de l'Europe, & il le laissa ruiné & désert.

Je viens aprésent à l'histoire de Gus-

TAVE, le Restaurateur de la Monarchie (*), mais je ne rapporterai que quelques événemens principaux, parce que M. l'Abé DE VERTOT l'a écrite d'une manière fort intéressante, dans ses Révolutions de Suède, que je n'ai pas sous les yeux, mais auxquelles je renvoye le Lecteur, qui voudra être mieux instruit de cette Histoire.

Je ne remonterai pas à l'origine des Suédois: Ainsi que celle de presque tous les Peuples, elle se perd dans la nuit des tems. Quoi que ce Pays ait été habité de fort bonne heure, il y a pourtant apparence qu'il y a des Pays qui l'ont été avant lui, & que les Homes ne sont allés que successivement, & de proche en proche, des Pays Orientaux au Nord. Ce n'est que par des causes extraordinaires, ou par la multitu-

K k 3

(*) On peut placer GUSTAVE dans la liste des plus grands Princes, soit par sa valeur, soit par ses qualités morales. DON ANTONIO de CORDOUE disoit, qu'il étoit très difficile de trouver un grand Héros; un grand Héros & un bon Roi presque impossible; un Héros, un bon Roi, & un honête home, c'est ce qu'on n'a jamais vû, & qu'on ne verroit jamais. Cela est exagéré; mais il y auroit eû trop de distance entre GUSTAVE & les autres Homes, s'il n'eut pas

de des Habitans, qu'ils ont été forcés de quitter des climats doux & fortunés, pour d'autres moins tempérés, & dont il falloit défricher ou dessécher les terres, couvertes de marais, d'arbres & de ronces.

Les Suédois se rendirent fameux sous le nom de GOTHs par les guerres qu'ils eurent avec les Romains, dont ils ébranlèrent & renversèrent enfin l'Empire; mais leurs dissensions & leurs guerres civiles les replongèrent dans l'obscurité, dont leur courage les avoit fait sortir; ils furent trop divisés & trop occupés chés eux, pour se mêler des affaires étrangères: Les prétentions & les privilèges du Roi, du Clergé, de la Noblesse, des Villes & des Payfans, empêchoient de jouir des douceurs & des avantages de la Paix, & leur firent éprouver toutes les horreurs de la Guerre (*). Il n'y a point de pire gouvernement que celui où il n'y a point de règle fixe & in-

(*) Je ne fais ici qu'abrégger ce qui se trouve dans le Tome III. des Mémoires historiques de l'Abé RAYNAL; j'en userai de même dans la suite de ce morceau, mais en y mêlant mes réflexions, & me rendant propres les siennes, que j'abréggerai. Il paroît que cette constitution ne convenoit pas au caractère des Suédois, assez fiers & inquiets. Ils ont besoin du frein de l'autorité d'un bon Roi.

variable. Les Danois, mieux gouvernés par la Reine MARGUERITE, & forts par leur union, profitèrent des troubles de Suède pour la subjuguier. Cette Princesse, habile & ambitieuse, fût en ménageant le Peuple s'en faire aimer & respecter; elle avoit toutes les graces de son sexe, sans en avoir les foiblesses: Son Père, le Roi WALDEMAR avoit dit souvent, que la nature s'étoit trompée en produisant sa Fille, dont elle avoit dessein de former un Home.

Elle hérita de la Courone de Danemarck, après la mort de son Père, & du Trône de Norvège après celle de son Fils, qui en étoit Roi. Non contente de ces deux Royaumes, elle entreprit d'y ajouter celui de Suède, & la mauvaise conduite du Roi ALBERT, qui pour asservir ses Sujets avoit violé toutes les Loix, lui facilita le succès de son projet. Les Seigneurs Suédois, pour se défendre de l'oppression, ofrirent la courone à la Reine MARGUERITE, qui l'accepta & leur envoya du secours; le Roi fut la victime de sa tyranie; il fut obligé de renoncer au Trône pour recouvrer la liberté qu'il avoit perdue dans une bataille.

Les Suédois s'étoient flatés, que leur Pays réuni au Danemarck & à la Norvè-

ge, ne formeroit qu'un seul & puissant Royaume, & que leurs Loix & leurs prérogatives seroient respectées; mais ils furent traités come sujets (*). Ils n'eurent de choix qu'entre la mort & la servitude. Les efforts qu'ils firent pour secouer le joug ne produisirent qu'une trêve assés longue, qui finit en 1515. Année qu'on peut regarder come l'époque de l'heureuse révolution, qui rétablit l'indépendance de la Suède.

CHRISTIERN II. Roi de Dannemarck, étoit un monstre, qui presque au sortir de l'enfance, avoit poussé aux derniers excès tous les vices, & n'avoit pas même l'apparence d'une vertu. Le Dannemarck gémissoit sous un joug de fer & la Suède, qui redoutoit une domination si odieuse, prit les armes pour s'en garantir: Elle

(*) Ce fut un des principaux motifs qui déterminâ les Suédois à prendre les armes contre le Roi de Dannemarck, qui étoit un cruel Tiran: Aussi dans le Discours que GUSTAVE fit à ses Soldats, il ne leur dit que ces mots; *Nous sommes Esclaves, n'aurons nous pas le courage d'être libres. Devons nous craindre de répandre nôtre sang pour défendre nôtre Patrie? Mais si nous sommes vainqueurs, ne souillons pas nôtre victoire; accordons la vie à ceux qui veulent nous donner la mort,*

avoit été gouvernée sagement par l'Administrateur SUANTE STURE, mais il venoit de mourir, & la mort replongea ce malheureux Pays dans la confusion : Il fut déchiré par des intrigues & des factions, qui le mirent à deux doigts de sa perte. Les Evêques, qui avoient joui d'un grand crédit, sous l'autorité des Rois Danois, voulurent la rétablir ; mais la noblesse & le Peuple qui en redoutoient la tyrannie, concoururent unanimement à l'élection du Fils du dernier Administrateur, nommé STENON, qui prit la place de son Père ; mais elle lui fut vivement disputée par les partisans d'ERIC TROLLE. Pour les apaiser, on convint de nommer le Fils de TROLLE à l'Archevêché d'Upsal, qui étoit le plus riche du Royaume ; STENON accompagna ce bienfait de toute la noblesse & de toutes les graces qui pouvoient le rendre précieux.

Mais rien ne put gagner cet Archevêque, fier de son titre, & qui n'avoit aucune des vertus de son état. Il ne se servit de son pouvoir que pour troubler sa Patrie, & la soumettre aux Danois. Il prétendoit que tout cédât à sa naissance, à ses richesses, à sa dignité : Il ne connoissoit que cette hauteur & ces airs de commandement, qui révoltent les Hommes ;

& font hair l'autorité. Il abusoit tellement de la sienne, & se livra si fort à sa vengeance, qu'il n'eut pas honte d'appeller le Roi de Dannemarck en Suède, & de s'unir avec lui, pour oprimer une Nation, dont il devoit être le Protecteur & le Père. Le Pasteur déchira lui même son troupeau.

JEAN ANGE ARCEMBOLDI, que le Pape LEON X. avoit choisi pour porter dans le Nord ces fameuses Indulgences, qui, en donant naissance au Luthéranisme, ont couté tant de sujets à l'Eglise Romaine, & tant de sang à l'Europe, avoit comencé par le Dannemarck, & continua en Suède un trafic honteux, qui indisposa & aliéna tous les Esprits contre CHRISTIERN, qui le favorisoit, soit par un intérêt sordide, soit par une basse politique. Ce Prince cruel entra en Suède, les armes à la main, comme un ennemi furieux; l'Administrateur, sans expérience, & d'un esprit assez médiocre, ne lui oposa qu'une foible résistance; il assembla le Sénat & l'avertit du péril éminent qui menaçoit la Nation; come le danger étoit manifeste & pressant, on comença par arrêter les Gouverneurs de Stockholm & de Nicopinc, qui étoient convenus de livrer ces places aux Danois. Ils furent convaincus & punis come des traîtres. Mais ce châtiment ne fit que di-

minuer le nombre des coupables, & irriter leurs complices; l'Archevêque d'UPSAL qui en étoit le Chef, ne garda plus de mesures, & se livra aux conseils perfides de son ressentiment; la ruine entière de la liberté & de son Pays, l'infamie dont il se couvroit, son propre danger, rien ne l'arrêta; il résolut de périr ou de se venger. Il n'y réussit que trop. Assiégé par les milices du Royaume dans Stéque, place qui passoit pour imprenable, il s'y défendit si bien, qu'il donna le tems aux Danois de venir à son secours; à la vérité, ils furent batus, mais ils revinrent bientôt avec de nouvelles forces. CHRISTIERN mit tout à feu & à sang, jusqu'à Stockholm, dont il forma le Siège. Il n'y fut pas heureux, & si l'Administrateur avoit été plus prudent, ou moins genereux, l'Usurpateur auroit péri dans cette téméraire entreprise; mais STENON crut pouvoir adoucir ce tygre féroce & le gagner par un Traité, qui fut le salut du Tiran, & causa la ruine de la Suède. On lui envoia des otages, qui étoient des principales familles de Suède, pour le convaincre de la bone foi du Sénat, & le rassurer contre de feintes terreurs; mais les otages ne furent pas plutôt sur sa Flote, qu'il profita d'un vent favorable, pour retourner en Dannemarck, avec sa proie.

CHRISTIERN ayant en son pouvoir les principaux Seigneurs Suédois, entre lesquels étoit GUSTAVE VASA, qui descendoit des anciens Rois de Suède, crut que STENON, dénué de ses meilleurs apuis, ne pourroit lui résister, qu'il feroit même forcé d'abdiquer sa dignité & de se soumettre, pour ne pas exposer la vie de ses otages, qu'il se flatoit de gagner par ses promesses, ou d'intimider par ses menaces; mais ils furent fermes, & préférèrent le salut de leur Patrie à leur propre vie. GUSTAVE, plus heureux que les autres captifs, se procura la liberté par la fuite (*), & retourna quelque tems après en Suède, pour en être le libérateur.

Il semble en effet que la Providence l'eut réservé pour être entre ses mains l'instrument des plus grandes choses, & l'Auteur des événemens les plus extraordinaires ;

(*) Il faut dire à l'honneur de l'humanité, qu'il y a encore de la probité chés les Homes; sans cela GUSTAVE périroit en Dannemarck; mais un Gentilhomme de ses Parens, auquel on l'avoit donné en garde, sachant la mort qu'on lui préparoit, malgré son innocence & la parole du Roi, eut honte de cette trahison, & lui permit de s'y dérober par la fuite, qui fut son salut. Ce Gentilhomme se nommoit ERIC BANNER, un nom mérite d'être conservé dans l'histoire.

CHRISTIERN, toujours plus acharné contre les Suédois & déterminé à les rendre esclaves, mais ne voulant pas s'exposer au hazard d'une bataille, envoya contr'eux un grand Général, nommé OTHON CRUMPEIN, avec ses meilleures troupes. Il entra dans le Gothie Occidentale en 1519 & la ravagea: Si les Suédois s'étoient bornés à le fatiguer & à lui couper les vivres, come ils le devoient, ils l'auroient forcé à se retirer, mais ils voulurent le combattre. l'Administrateur étoit brave, il se laissa emporter à son courage, livra bataille aux Danois, fut batu & tué à la fin de l'action, dont le comencement avoit été à son avantage; il se croioit vainqueur; il voulut pousser ses énemis & les exterminer; il fut lui même la victime de sa valeur & de sa témérité. Après cette victoire, les Danois ne trouvèrent presque aucune résistance; tout se soumit lâchement. Stockholm fut prise après un Siège, où CHRISTINE, veuve de l'Administrateur, montra beaucoup d'habileté & de courage; mais elle fut forcée à rendre la place, faute de munitions.

Après cette expédition, tout plia sous CHRISTIERN, & pour achever d'abatre les Suédois, sous prétexte de se faire couronner à Stockholm, il fit assembler le Sénat & les principaux Citoiens, & les fit maf-

sacrer; toute la Ville nageoit dans le sang, & les cris lamentables des Proscrits ne touchoient point un barbare, inaccessible à la pitié. Il n'épargna pas les cinq Seigneurs Suédois, qu'on lui avoit confiés pour otages, & dont il eut l'injustice de faire ses Prisonniers, contre sa promesse. Il n'épargna pas même la Mère & la Sœur de GUSTAVE, qui lui étoit échapé; malgré leur innocence & la foiblesse de leur sexe, elles furent ses victimes, & leur sang cimentea ensuite la liberté de la Nation. GUSTAVE au dessus de sa fortune, avoit à la fois à venger sa Mère, sa Sœur & sa Patrie; mais il ne lui restoit que son courage; errant & fugitif en Suède, il fut obligé de se travestir en Payfan pour se dérober aux recherches & aux poursuites des Satellites du Tiran, qui croioit déjà voir en lui un vengeur. CHRISTIERN détesté, mais craint, ne laissoit aucune ressource à GUSTAVE. Abandonné de ses parens & de ses amis, il crut trouver un azile en 1521 dans le Château d'un Gentilhomme, qui lui avoit marqué beaucoup d'amitié, mais ce perfide, intimidé par les menaces du Roi, résolut de le trahir & de le livrer au Tiran. Son épouse pénétra son dessein, à travers son agitation & son trouble; elle ainoit GUSTAVE, & nul n'étoit plus ai-

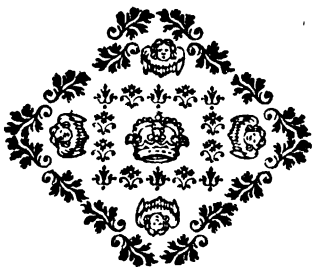
mable que lui : Une taille noble , un visage majestueux , un air de grandeur répandu sur toute sa personne , une facilité à s'énoncer , avec grace & avec dignité , ne le faisoient pas moins chérir que respecter (*). S'il n'étoit pas Souverain on jugeoit à sa majesté qu'il méritoit de l'être. *Allés* , lui dit-elle , *Seigneur* , *où vos hautes destinées & votre devoir vous appellent. Le Ciel me dit que vous serés bientôt le Maître de la Suède , come vous l'êtes de mon cœur. Puisse-t-il favoriser vos projets , & écouter mes vœux ; je n'en fais aujourd'hui que pour votre fuite ; partés promptement , & éloignés vous de moi , c'est tout ce qu'exige mon amour. On a pénétré le lieu de votre retraite ; je vois déjà des Soldats qui s'avancent pour vous saisir. Mon Mari est à leur tête ; peut-être qu'en vous livrant il ne cherche qu'à me punir , & à venger sa tendresse outragée ; mais le péril que je cours en vous sauvant , ne m'éfraie point ; je ne crains que*

(*) Depuis GUSTAVE VASA , jusqu'à GUSTAVE ADOLPHE , dit l'Abé RAYNAL , ce Royaume eut si peu de considération en Europe , que PIERRE Chancelier de HENRI IV. encore simple Roi de Navarre , faisant des remontrances sur le procédé de la Cour de France , se plaignit qu'elle n'avoit pas plus d'égard pour lui , que pour un Roi de Suède ou de Chypre.

504 JOURNAL HELVETIQUE

le vôtre. Elle n'eut que le tems de cacher GUSTAVE dans une Ecurie sous du foin. Les Satellites fouillèrent dans tout le Château; après de vaines recherches, ils crurent que GUSTAVE avoit pris la fuite, & lui étoit échapé. Ils sortirent pour continuer leurs perquisitions. GUSTAVE profita des ombres de la nuit, & se réfugia chés le Curé d'un Village, Home judicieux, ferme & fidèle, qui gémissoit du déplorable état où se trouvoit son Pays désolé: Il faisoit tous les jours des prières pour sa délivrance, & il regardoit GUSTAVE comme son libérateur; mais il n'étoit pas en sûreté dans sa maison; il lui conseilla de se retirer dans la Province de Dalecarlie, qui étoit voisine du lieu où il se trouvoit, & de travailler à se faire des Partisans. Il lui conseilla de ne pas se faire conoitre d'abord, & de se borner à faire concevoir au Peuple opprimé l'espérance d'une prochaine révolution. GUSTAVE suivit son avis; il fut réduit, pour mieux se cacher, à travailler aux mines de cuivre; mais cet air de grandeur, qui ne l'abandonnoit point, le découvrit. Il changea bientôt ses ouvriers, ses camarades, en Soldats; ils lui obéirent, parce qu'il étoit digne de leur commander. Il leur comuniquea en quelque sorte son

son activité & son courage. Ils furent encore animés par l'amour de la Patrie. Les bons Citoyens se joignirent à eux ; ils combattirent, & furent vainqueurs. Les Danois, pressés de tout côté, ne savoient où étoit GUSTAVE, & le trouvoient pas tout ; Stockholm fut prise, après une foible résistance. La Révolution fut presque subite, parce que GUSTAVE étoit le mobile qui faisoit jouer à la fois tous les ressorts. Il fut couronné Roi avec un aplaudissement général en 1523. Le cruel CHRISTIERN, en horreur aux Suédois, & méprisé des Danois, fut détroné, & contraint de prendre la fuite.





R E L A T I O N

Phisicomédicale] d'une Epidémie dy'enterique, qui a régné à Estavayer le lac, pendant le cours des mois d'Août, de Septembre & d'Octobre.

QUE l'intempérance soit l'écueil ordinaire, où va échouer la santé, c'est une vérité de fait, que l'expérience fait sentir à plusieurs, & que la raison dicte à tout le monde; cependant s'élever sur ce principe pour acuser les homes d'être les auteurs de toutes leurs infirmités, la conséquence seroit aussi peu juste, que peu honorable pour l'humanité; il est vrai que les homes, dans les premiers Siècles, avoient dans leur sobriété un garant assuré de la longueur de leurs jours, mais si les saisons ont changé come les mœurs, le dépérissement du genre humain ne fera pas plus une preuve de leur dérèglement, que de celui des saisons; l'air, cet agent universel se porte quelquefois à des excès si grands, qu'il est la source d'une infinité de maladies; elles sont d'autant plus fatales, qu'il est moins possible de les éviter.

Il n'a pas été nécessaire de faire beaucoup d'observations météorologiques, pour conoitre l'état de l'atmosphère pendant le cours de l'Été passé; son intemperie continuelle, en faisant les impressions de la chaleur la plus vive, a mis tout le monde à portée d'en pouvoir juger d'une manière aussi saine que les Physiciens les plus éclairés; aussi ne faut-il pas s'étonner si ses effets, après avoir troublé la végétation, se sont encore portés sur l'œconomie animale. Estavayer, malgré sa situation (*) avantageuse, n'a pas laissé d'être en but aux traits fâcheux de cette chaleur excessive. L'épidémie, qui y a régné, en est une preuve aussi triste que convaincante.

La rigoureuse saison de l'hiver n'eut pas plutôt terminé son cours, que tout à coup, par un prompt changement de l'atmosphère, on s'est trouvé come transplanté au milieu de l'Été. Ce changement subit & sans nuance excita, dès le commencement du printems, des toux sèches, des hæmoptysies, des inflamations de poitrine, des péripneumonies, &c. maladies dangereuses sans doute, qui n'étoient cependant que le prélude de la véritable épidé-

(*) Sur le bord du lac de Neuchâtel.

mie: Bientôt après, la chaleur toujours constante ne tarda pas à occasioner d'autres maux; ce fut un mal-aise général, un abatement universel, avec une telle lenteur dans les fonctions, que ceux qui en étoient atteints ne vivoient que pour languir; l'estomac étoit déjà le viscère, dont les fonctions étoient le plus altérées; il sembloit dès lors que la chaleur devoit avoir fait cryse, & que quelques variations de l'air devoient mettre fin à tous ces désordres: Rien loin delà; peu à peu cette intempérie augmentant, enfanta un plus grand fléau, ce fut une dysenterie cruelle, qui comença avec le mois d'Août & finit avec celui d'Octobre. Elle fut si générale, que peu en furent exemts, & si meurtrière, qu'elle enleva une vingtaine de sujets dans l'espace de deux mois. Il n'y en a pourtant qu'un, qui porta quelque caractère de malignité, aussi périt-il le dixième jour, tandis qu'à ce terme le sort des autres étoit encore indécis. Le mal débutoit par un froid léger, un dégoût extrême, des maux de cœur ou vomissemens, une douleur ou pesanteur de tête, une insomnie continuelle, une soif intolérable, des déjections féreuses & abondantes au commencement; férides & vermineuses avec le tems; toujours précédées ou suivies de tranchées,

d'épreintes, de borborigmes ou gargouillemens & de la chute du fondement; plus ou moins fanguinolantes, fuivant l'intensité des simptoms, dont la violence se régloit volontiers sur la quantité de sang pur qui s'évacuoit. Le pouls étoit petit, ferré & n'ofroit aucune indication à la saignée; ceux d'entre les malades, qui se plaignoient d'une douleur fixe, l'avoient ou à l'estomac, ou à la région hypogastrique, & dans ceux-ci le bas ventre se météorisoit. La sensation intérieure d'un feu brulant, la difficulté d'uriner & surtout le hoquet ne survenoient guère qu'au second période de la maladie; la quantité de selles que rendoient les malades dans une heure de tems, n'excédoit pas le nombre de quinze & n'étoit pas non plus inférieur à celui de huit. Ce sont là les simptoms qui ont acompagné cette dysenterie, & dont la gravité & le nombre peuvent seuls établir des classes différentes dans ceux qui en étoient atteints.

On a remarqué que les vomissemens, tant spontanés, qu'excités à l'aide des vomitifs, étoient le plus ordinairement bilieux:

Que les excrémens des malades étoient presque toujours jaunes ou verts, noirs

ou bruns, & ces derniers étoient de mauvaise augure :

Que la langue étoit le plus souvent empreinte de la couleur qui aprochoit le plus de celle, qui dominoit dans les excréments.

Que tous ceux qui avoient une douleur fixe dans l'estomac, y avoient des vers, qu'ils rejettoient tous vifs.

Qu'il n'est péri que des vieillards au dessus de soixante ans, & des enfans au dessous de sept ans :

Que l'assoupissement, le hoquet, les défaillances, les extrémités froides, une extinction de voix & dans plusieurs une difficulté d'avalier, étoient les avant-coureurs certains d'une mort prochaine :

Que de ceux qui ont triomphé de la dysenterie, les uns sont tombés dans une diarrhée & ont languis quelque tems, & les autres dans une hidropisie & ont facilement guéris.

Du Siège de la maladie, de la qualité des symptômes & des observations ci dessus mentionnées, n'a-t-on pas droit d'inférer, que la cause de cette épidémie a consisté dans la dépravation des sucs bilieux ? Elle s'adapte en effet à tous les symptômes : D'ailleurs chacun fait les différentes altérations dont cette humeur est susceptible. On a de plus une preuve assurée de sa dégénération par le change

ment de sa couleur dans les matières fécales; en falloit-il donc d'avantage pour enflamer, corroder, ulcerer & gangrener les intestins? Non sans doute, principalement dans un tems ou l'éretisme, soit la tension contre nature des fibres, n'étoit propre qu'à favoriser son action sur ces parties. Voilà à coup sûr la cause prochaine & matérielle de cette épidémie, mais come elle doit encore être le produit d'une autre cause, c'est à-dire, de la chaleur, il est question de faire conoitre la connexion qu'elles ont ensemble.

1°. Personne n'ignore que le premier éfet de la chaleur sur le corps animal, ne soit une abondante évaporation d'humidités; d'où il ne peut résulter, qu'une sécheresse dans les fibres; voilà donc la tension.

2°. Il n'est pas nécessaire d'être imbu des principes de l'art, pour savoir que la chaleur agite les humeurs & que l'agitation les enflame; or la bile y a précisément le plus de part, l'acreté devoit donc être son partage. De plus la fusion des graisses, qui est une suite nécessaire de la chaleur, augmenta la sécrétion (*) de cette humeur; l'éfet de la chaleur sur la bile aura donc été d'en augmenter la quantité par la fusion,

(*) Essai des alim: Tome II. pag. 264.

d'en alterer la qualité par l'agitation : D'un autre côté, elle produit une tension dans les solides : Ces deux causes réunies ne pouvoient manquer de fortir leur effet, savoir l'inflammation. De là vient la raison pour laquelle les vieillards & les enfans ont plutôt été en proie à cette affection épidémique que tout autre, c'est que les premiers par leur âge avancé avoient acquis une rigidité dans les solides & une acreté dans les liquides, qui étoient pour eux une cause prædisposante; & que dans les seconds, la délicatesse & la sensibilité de leur constitution tenoient lieu de cette disposition. C'est de ces principes, qu'on a déduit la méthode curative; elle ne consistoit, 1^o qu'à donner dès l'invasion de la maladie, une prompte évacuation à la matière morbifique; s'il y avoit des vomissemens ou maux de cœur, par des vomitifs, sinon par des catarétiques ou purgatifs: 2^o. A moderer l'ardeur & l'acrimonie de la bile: 3^o. A diminuer la tension des fibres: 4^o. A leur rendre leur ton, au déclin de la maladie. L'hypécacuaana, l'émétique, la rhubarbe & les minoratifs, où entroient les tamarins, réitérés convenablement, remplissoient fort bien la première indication. Beaucoup d'émulsions anodines, de boissons parégoriques mêlées d'antiputrides & les lavemens

à la seconde & à la troisième ; les astringens légers achevoient la cure, en relevant le ton des fibres, que la maladie avoit afoiblis : Le kinkina entr'autre, doné en substance, étoit merveilleux, non seulement dans ce cas, mais il a été employé avec succès en décoction dans la violence de la maladie ; il y procuroit toujours du calme, même dans un état désespéré : Ce n'est donc pas sans raison que les Auteurs lui donent tant d'éloges ; ils sont fondés sur l'expérience. La diete n'étoit point à négliger ; elle ne présentoit pas moins de secours que la pharmacie ; l'abremehl, les panades, les bouillons à la reine, les crèmes de ris, d'orge, & même le lait ont été autant de moyens, qui ont facilité la privation des bouillons à la viande, qui étoient diamétralement contraires : Les fruits crus ou préparés ont été acordés indifféremment à tous les malades, & dans tous les tems de la maladie ; leur usage n'a jamais été suivi d'aucun inconvénient, & quand la raison n'auroit pas devancé la dessus l'expérience, on pourroit assurer, sur les avantages journaliers qu'on en éprouve, qu'ils méritent, pour ce qui concerne cette maladie, d'être élevés à la dignité de remèdes ; ils paroissent, surtout ceux qui abondent en jus, avoir été acordés

pour tempérer par leur moyen, les trop fortes influences de la chaleur de l'Eté; aussi leur défaut doit-il être mis au rang des causes éloignées de toutes les maladies, qui pourroient être occasionées par l'intemperie de cette saison: Devoit-on donc s'attendre à un moindre désastre qu'à celui qui a été causé par cette épidémie, si l'on fait attention, au peu ou point de fruit qu'il y a eû à Estavayer; à la fraîcheur des matinées & des soirées qui est survenue au plus fort du règne de cette épidémie; au travail inséparable de la moisson, qui venoit de précéder. Ces circonstances, qui tendoient toutes à une même fin, a corrompre & à vicier le caractère des humeurs, ne servirent qu'à augmenter les effets de la chaleur; les unes de concert avec la raréfaction de l'air, par le mouvement intestin qu'elles imprimoient aux liqueurs, en dévelopoient les sels & en dissolvoient les parties sulphureuses; les autres en dissipoient les parties aqueuses & en détruisoient la limphe, ce baume essentiel, & tandis que celles-ci pousoient l'acrimonie des humeurs, jusqu'à la rendre corrosive, la fraîcheur des matinées & des soirées, par la répercussion, les obligeoit à se rendre dans les intestins comme dans un centre comun; c'étoit là où

ils exerçoient leur fureur, c'étoit là, où après avoir troublé le mécanisme de la digestion, abandonés à eux même, ils se déchainoient avec toute la violence des poisons les plus pernecieux; le concours de tant de causes devoit-il ne pas faire germer une maladie plus dangereuse, & n'auroit-on pas lieu de présumer, qu'elle eut été telle, si les secours de l'art, employés à propos, n'en eussent arrêtés les progrès? Il ne faut, pour s'en convaincre, que de rapeller la disproportion du nombre des malades, d'avec celui des morts, qui au reste ne sont pas tant périés par la force de la maladie, que par leur propre foiblesse; *Senes quia viribus sunt exhausti & pueri quia sunt molliores* (*). Ses éfets eussent encore été bien moins funestes, si dans la quantité d'enfans, qui furent envelopés dans cette mortalité, le plus grand nombre n'eut été mâle; phénomène singulier, dont on n'entreprend point de rendre raison; mais qui, en nuisant à la population, ne mérite pas moins le regret de l'Etat que celui du beau sexe.

Si la méthode susdite de traiter cette maladie a été suivie d'un si bon succès, si elle ofroit des armes assés décisives pour

(*) River: Prax: Medic: lib: X. cap: VI.

garantir tous les adultes des coups mortels que cette épidémie leurs portoit, que doit-on penser des ravages, que faisoit une routine (*) apliquée sans principe, sans conoissance, & toute oposée au véritable traitement ! Elle étoit d'autant plus préjudiciable, qu'elle ne tendoit qu'à détruire & diminuer le nombre de ces gens laborieux, si nécessaires à la campagne déjà déserte ; infortunées victimes de l'ignorance & de la mauvaise foi, ils ont succombés après avoir accepté la mort à un prix infiniment plus haut, qu'il ne leur en eut coûté pour se conserver la vie. La femme d'un habitant d'Estavayer a fait une facheuse expérience du danger que l'on court en s'adressant à gens ignorans, sans études & hors d'état de distinguer les cas. Au milieu de toutes les ressources nécessaires pour se procurer une prompte guérison, elle aima mieux, par une confiance bizarre, appeler un *Maige* (**) qu'un Médecin ;

(*) Tels étoient les astringens, donés mal à propos, come le vin rouge, la muscade, le diascordium, la thériaque &c.

(**) C'est un nom que les Payfans donent à des espèces de Médecins, qui semblables aux Charlatans & Empiriques, n'ont ordinairement pour toute Science, que quelques secrets, & le dangereux talent d'abuser de la crédulité du Peuple.

mais elle éprouva bientôt ce qu'il en cou-
toit : Les fausses idées que ce prétendu
Maige se forma de son mal , ne tardèrent
pas à lui faire sentir tout le poids de son
ignorance. Il ne fallut que la complication
du flux périodique de cette femme (cir-
constance qui ne devoit rien changer au
traitement) avec la maladie courante ,
pour jeter nôtre Esculape dans l'embarras ;
heureux , si spectateur oisif , laissant agir la
nature , il se fut borné à la diete , mais
non ; le cruel , peu rassasié des tourmens
afreux qu'il avoit fait souffrir jusqu'alors ,
résolu aparemment d'achever le sacrifice
qu'il avoit comencé , ajouta au vin qu'il
avoit déjà prescrit , les emmenagogues les
plus acres ; envain les douleurs augmen-
toient-elles ; sourd à la voix de la nature ,
qui sembloit se révolter par les cris re-
doublés de la souffrante , loin de quitter ce
traitement barbare , il s'obstina au contraire
à le continuer , jusqu'à ce que l'ingraves-
cence des simptome qui s'irritoient de jour
en jour , ayant fait conoitre l'état désespéré
de la malade , eut enfin fait délibérer pour
d'autres secours ; ils arrivèrent ; & lorsque
les défaillances , le hoquet & les sueurs
froides sembloient les devoir rendre inu-
tiles , les potions cordiales , en ranimant
tous les jours les forces de la patiente , &

plus encore la cessation des mauvais remèdes, qu'elle emploioit, la rétablirent. La promptitude avec laquelle ce changement s'opéra, n'est-elle pas un argument invincible, qui démontre tout à la fois l'efficacité de la méthode énoncée & l'erreur de nôtre Esculape; erreur d'autant plus funeste, qu'elle fait & fera peut être malheureusement encore plus de victimes que la maladie: Trouver un moyen de prévenir de tels maux, en bridant la furie de ces gens, continuellement armés pour la perte du genre-humain, ne seroit pas peu contribuer au bonheur des homes & au bien de la Société.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

DANS la dernière Séance publique de l'Académie de la Rochelle, Mr. de SEIGNETTE lut un Discours sur le *danger des Systèmes, en matière de Physique*, dont nous allons rapporter quelques traits :

L'Auteur, dans son Exorde, attribue à cet esprit presque tous les écarts des Physiciens anciens & modernes; il veut au contraire qu'on étudie la nature dans la nature-même. "C'est, dit-il, l'Oracle que nous devons consulter; s'il ne répond pas d'abord à nos questions d'une manière claire & intelligible, ne nous lassons point de l'interroger: Notre heureuse opiniâtreté peut enfin forcer ce Protée à dévoiler ses mystères; mais ils nous seront cachés pour toujours, si bientôt dégoutés d'une étude, jusqu'alors infructueuse, nous avons la témérité de chercher dans notre imagination ce qui ne doit être que le résultat des observations & de l'expérience. . . . *Philosophe, c'est douter*, dit MONTANGE: Ce principe est encore plus vrai dans la Physique, que dans les autres parties de la

„ Philosophie ; quelles funestes suites n'en-
 „ traîne pas en effet après soi l'entêtement
 „ pour un faux système ? Une observation
 „ mal faite, une expérience équivoque pas-
 „ sent pour avoir le dernier degré d'évidence
 „ chez le systématique séduit, s'il peut aisé-
 „ ment les faire cadrer avec son opinion
 „ favorite ; tandis qu'il taxe d'erreur & de
 „ supposition toutes celles qu'on emploie
 „ pour le combattre. Habile à se tromper,
 „ il ne voit dans la nature que ce qu'il ima-
 „ gine devoir être, & refuse de voir ce qui
 „ est. Ainsi les faits les plus apocryphes,
 „ dès qu'ils étayent le sentiment reçu, les
 „ conséquences les plus absurdes, dès qu'elles
 „ en sont justement déduites, sont admises
 „ sans examen ; & les vérités les plus lumi-
 „ neuses sont rejetées avec mépris, dès
 „ qu'elles le contredisent.

La première proposition, que l'esprit de
 systèmes fait nécessairement admettre une
 multitude d'erreurs, est prouvée par plu-
 sieurs exemples, entr'autres par celui de M.
 le Comte de MARSIGLY, qui persuadé avec
 „ PLINÉ & la plupart des Anciens, que les
 „ coraux, les Lithophites, &c. étoient de
 „ véritables plantes, qui végétoient & se re-
 „ produisoient, les examina dans cet esprit.
 „ Aussi ne manqua-t-il pas d'y découvrir des
 „ fleurs à qui il assigna une classe & un genre.

„ Avec d'autres yeux il eût eu la gloire de
 „ découvrir que ces prétendues Plantes n'é-
 „ toient que l'ouvrage & l'habitation d'une
 „ multitude infinie de polypes, dont les
 „ bras étendus ne ressembloient pas mal au
 „ calice d'une fleur. M. S. y joint la cré-
 „ dibilité de plusieurs Physiciens sur les hom-
 „ mes marins, qu'il regarde comme une suite
 „ assez naturelle du systême de THALES, qui
 „ passant par différentes mains, a reçu diver-
 „ ses modifications. Nous rapporterons ici
 „ ce qu'ajoute l'Auteur. On pourra y ap-
 „ prendre combien l'on doit se défier du mer-
 „ veilleux qui paroît le mieux attesté. “ Dans
 „ l'énumération des hommes marins, le
 „ P. FEIJO n'a pas oublié celui de la Rade
 „ de Brest en 1745, & c'est avec raison ;
 „ car l'existence d'aucun autre n'est aussi
 „ bien attestée. La réfutation de ce fait ne
 „ fera peut-être pas ici hors de propos ; il
 „ suffira de rapporter ce qui a donné lieu à
 „ cette histoire. Des Marins de Cherbourg
 „ racontèrent à Brest, qu'étant à la pêche
 „ sur le grand banc, ils avoient apperçu
 „ *par un brouillard considérable* le prétendu
 „ homme marin. Cette fable, qu'ils embellis-
 „ soient de quelques circonstances, parut
 „ plaisante à M. le Comte de HAUTEFORT,
 „ qui l'orna encore, changea le lieu de la
 „ Scène, & la rendit publique par la voie

„ du Journal de Trévoux. (*) Ce que je dis ici est constaté par une lettre adressée à M. ARURE de notre Académie par M. DESLANDE, Auteur de l'Hist. Crit. de la Philosophie, qui avoit une connoissance particulière du fait.

M. S. passe à la deuxième proposition (que l'esprit de système nous fait rejeter les vérités opposées à notre opinion favorite.) Les preuves qu'il en donne sont tirées des faits : il cite la persécution de GALILE'E, & Théodore BUZE'E, Provincial des Jésuites, défendant au P. SCHEINER de publier sa découverte des taches du Soleil, comme contraire à la doctrine d'ARISTOTE. L'Auteur nous montre encore les Astronomes qui observèrent l'éclipse totale du Soleil du 3 Mai 1715 ; voyant très-distinctement l'atmosphère de la lune, en n'apercevant point du tout cette atmosphère selon que le demandoit l'intérêt de leur système particulier. Après avoir rapporté plusieurs autres faits, & avoir démontré la vérité méconnue par ceux dont elle combattoit l'opinion favorite, M. S. termina ainsi son Discours :

“ En faut-il davantage pour nous mettre „ en garde contre les systèmes qui nous pa-

(*) Journal de Trévoux, An. 1725. T. IV. pag. 902.

„ roissent le plus solidement établis ? L'ab-
 „ surdité & les contradictions de ceux qui
 „ ont eu le plus de cours doivent nous ren-
 „ dre bien circonspects à adopter ceux que
 „ l'on nous propose. Etudions-les comme
 „ des probabilités qui peuvent être détrui-
 „ tes, & faire place à d'autres probabilités,
 „ qui auront un jour le même sort. Bien
 „ différens de ce Philosophe qui desiroit per-
 „ dre la vue, ou même selon d'autres s'a-
 „ veugla pour imaginer sans distraction ses
 „ systêmes de Physique, ramenons tout à
 „ l'observation & à l'expérience. Ne nous
 „ laissons point surprendre par l'autorité d'un
 „ nom célèbre ; mais malgré les écarts des
 „ Anciens, sachons-leur gré d'être entrés
 „ les premiers dans une carrière pénible,
 „ & de nous avoir inspiré, quoiqu'en s'é-
 „ garant, le généreux courage de tendre au
 „ but. Ne nous décourageons point en
 „ comparant le petit nombre des découver-
 „ tes utiles avec la multitude des erreurs
 „ qui ont inondé la Philosophie. Gardons-
 „ nous bien de prendre pour une sage dé-
 „ fiance de nos propres forces dans la re-
 „ cherche de la vérité, ce qui ne seroit que
 „ l'effet de notre paresse ! Il est sans doute
 „ des vérités qui nous seront toujours in-
 „ connues ; mais il en est d'autres dont la
 „ découverte doit être le prix de nos efforts.

„ Craignons toujours de les employer en
 „ vain , si nous ne cherchons qu'à réaliser
 „ les chimères d'une imagination mal re-
 „ glée. N'étudier la nature que pour y
 „ chercher des preuves de son système, c'est
 „ s'exposer à recevoir pour des vérités les
 „ erreurs qui lui sont favorables , & à rejet-
 „ ter comme des erreurs les vérités qui le
 „ contredisent.

L'ACADE'MIE des Belles-Lettres de MONTAUBAN tint , suivant l'usage , son Assemblée publique le 25 Août. M. l'Abé BELLET, Directeur, ouvrit la Séance par un Discours sur *l'immortalité du Nom , qui s'aquiert par les vertus & par les talens.* Il montra , qu'il est aussi glorieux qu'utile , d'être susceptible de la noble émulation qu'elle inspire , pourvû que ce sentiment soit assorti de toutes les conditions que la Sagesse nous impose.

M. MARQUEYRET lut ensuite un Discours où il exposa les inconvéniens de *l'amour excessif de la nouveauté.*

M. de BERNOIT, Secrétaire perpétuel de l'Académie lut des Vers sur *le bonheur de Phome raisonable.*

Cette lecture fut suivie de celle d'un Discours de M. l'Abé de VERTHAMONT,

où , après avoir observé , qu'aujourd'hui chacun se pique dans le monde de favoir un peu de tout , il entra dans le détail des raisons qui lui font croire , que les Savans doivent se borner à un genre particulier , chacun suivant son goût & son génie.

M. de GAUJON DE ST. HUBERT lut des *Stances morales*.

M. de BERNOI , dans un Discours sur *les mots factices ou nouveaux* , qui formèrent autrefois deux partis parmi les gens de lettres , montra ce qu'il faut penser sur cette controverse littéraire , en prenant un juste milieu.

Après la lecture du Poème couronné , dont l'Auteur n'est point encore connu , on distribua le Programme de l'Académie. Elle propose pour sujet d'un Discours , sur quelque point de Morale , tiré des Livres Saints , *Les dangers de la Prévention* , conformément à ces paroles de l'Écriture sainte , *Cave tibi & attende diligenter auditui tuo*. Ecclef. XIII. 16. Elle donnera aussi en 1763 un Prix , à celui qui aura fait la meilleure Ode , ou le meilleur Poème sur l'*Etablissement des Francs dans les Gaules*.

M. le Directeur termina la Séance par ces Vers , relatifs au sujet qu'il avoit traité & à la cérémonie du jour :

Une Palme immortelle est le Prix desirable
 Qu'aux Enfans d'APOLLON nous avons présenté ;
 Nous partageons leur fort, en ce jour mémorable,
 Où du Public le suffrage honorable,
 Nous garantit celui de la Postérité.

D'un concours si brillant , Filles de l'harmonie,
 Le spectacle flateur a charmé vos regards ;
 Ainsi parmi les Grecs , ainsi dans l'Aufonie ,
 L'Esprit, le Gout, les Graces, le Génie,
 Tout se réunissoit pour la gloire des Arts.

LA Société Littéraire de CHAALONS-SUR-MARNE tint sa seconde Séance publique de cette Année le 1 du mois de Septembre. On y lut des Stances sur *la mort*, & cinq différens Mémoires.

Le premier contient des observations de M. CAULET DE CHALETTE sur la maladie des bêtes à laine, communément appelée *clavin*, ou *clavelée*. Après avoir donné le détail du commencement, des progrès, des suites & des accidens inséparables de cette maladie, M. DE CHALETTE conclut que c'est une espèce de petite vérole, qui se manifeste par une éruption de boutons sur toutes les parties du corps de l'animal, principalement sur celles qui sont dénuées de laine. Aussitôt qu'elle paroît les bêtes

malades doivent être séparées du troupeau & mises, si c'est en été, dans une infirmerie vaste, percée de manière que l'on puisse y entretenir un air frais & passant; si c'est en hyver, l'infirmerie doit être petite, bien couverte, peu élevée & chaude, & il faut avoir l'attention de renouveler l'air une fois le jour en ouvrant la porte & les fenêtres à l'heure la plus tempérée pendant un quart d'heure; mais comme dans les grands froids il seroit dangereux de donner entrée à l'air extérieur, l'infirmerie sera parfumée en y brulant de l'*Assa foetida*, ou quelque autre drogue qui ait une odeur forte & pénétrante.

M. DE CHALETTE propose ensuite les remèdes qu'il convient de mettre en usage. Au commencement de la maladie les échauffans doivent être employés pour procurer la sortie des boutons; le plus commode est le soufre en poudre fine à la dose d'une demie once, mêlé avec de l'avoine & du fon; on en fait prendre une fois par jour à la bête malade, jusqu'à ce que les boutons viennent à suppuration.

Il n'est pas moins essentiel d'aider l'expulsion du virus par toutes les voies naturelles; les sécrétions, principalement celles des urines, doivent être excitées: Le salpêtre, ou à son défaut le sel marin paroît

être le diurétique le plus efficace : On en fera dissoudre une once ou une poignée dans chaque seau d'eau pour boisson ordinaire & unique. Le soufre entretient l'inflammation, l'eau nitrée ou salée la restraint & chasse en même tems par les urines une partie de l'hétérogène.

Comme la voie principale que la Nature prend pour se délivrer du poison de la maladie est la suppuration, on doit chercher les moyens de l'augmenter ; rien n'y est plus propre que les setons faits à la partie supérieure du *sternum*. Pour les faire on lève la peau le plus qu'il est possible, en la prenant entre deux doigts, on la perce avec un fer rouge, ou avec un instrument pointu, on passe dans les deux ouvertures une corde, dont on lie les deux extrémités pendantes, après l'avoir enduite dans toute sa longueur d'un onguent suppuratif, ou de *basilicum* ; chaque jour on a soin de la tirer pour renouveler l'onguent & la nettoyer du pus qui s'y amasse. On peut varier cette opération en se servant d'un morceau de cuir, d'une lame de plomb, ou de telle autre matière que l'on place entre cuir & chair dans une incision faite à la peau, en sorte que ce corps ne puisse sortir. Quelques jours après il se forme en cet endroit un amas de matière, qui s'écoule par l'ouverture ; c'est ce qu'on

appelle une ortie. Si on se fert d'un morceau d'ellébore noir ou pié de griffon, il se forme une tumeur que l'on mène à suppuration avec le *basilicum*.

Pendant tout le cours de la maladie il faut en hyver nourir au ratelier les bêtes qui en sont attaquées, avec du foin à discrétion, de la provinde, c'est-à-dire de l'avoine mêlée avec du son, ou de l'orge cartelé une fois par jour & du soufre en poudre; en été on pourra les mener aux champs, en observant de choisir les heures où la chaleur sera tempérée, & on aura soin de les mettre au frais & à l'ombre pendant la plus grande chaleur.

M. DE CHALETTE passe ensuite aux accidents qui peuvent rendre le mal plus dangereux; le premier & le plus commun est une éruption supprimée, ou rentrée; il faut alors l'accélérer par les setons, les orties, les vésicatoires, faire une pâte d'une demie once d'*assa fetida*, dissoute & mêlée avec parties égales de bayes de laurier, dont on donnera la grosseur d'une noix une ou deux fois par jour à l'animal, jusqu'à ce qu'il ait recouvré l'appetit, & que l'éruption ait repris entièrement son cours.

Si l'éruption est trop considérable, il est nécessaire de modérer la violence de l'inflammation; on y parvient en saignant l'animal à la jugulaire avec une flamme, & lui

tirant deux onces de fang, ou une très-petite palette; si une saignée ne suffit pas, on la réitérera; on pourra encore faire prendre un bol composé de deux gros de salpêtre incorporés dans du miel.

Lorsque le clavin se manifeste par des boutons d'un pourpre foncé, ou violet, il est presque toujours mortel, sur-tout si les tégumens du bas-ventre sont de la même couleur & parsemés de vaisseaux noirâtres; on peut cependant employer quelques remèdes; les plus convenables sont l'alun, la gomme Arabique, l'esprit de vitriol; on prendra deux gros d'alun en poudre, autant de gomme arabique, ou telle autre plus commune; on incorporera ces poudres avec du miel pour un bol qu'on réitérera tous les jours. Pour boisson on donnera de l'eau aiguillée avec de l'esprit de vitriol, jusqu'à ce qu'elle ait contracté un léger degré d'acidité; on pourroit substituer le vinaigre à l'esprit de vitriol, quoique peut-être moins efficace, mais il est plus commun, & on fera des setons.

Quand les brebis pleines sont attaquées du clavin, elles avortent souvent, ce qui est plus funeste que dans toute autre circonstance, les boutons étant alors petits & peu nombreux; il faut procurer la sortie du virus, en donnant des cordiaux & l'assu-

M. DE CHALETTE finit en observant, que le clavin étant une véritable petite vérole, on pourroit employer sur les bêtes à laine l'inoculation, avec les mêmes avantages que sur l'espèce humaine.

Le second Mémoire est de M. BILLET DE LA PAGERIE, sur les plantations & semis de bois, dans les vastes & maigres terres de la haute Champagne, dont il démontre la nécessité. A l'égard du succès, il dépend de la conoissance qu'il est indispensable d'avoir, de la qualité des terres, dans lesquelles chaque espèce de bois peut réussir, afin d'adapter les plans ou semis en conséquence. M. DE LA PAGERIE rapporte nombre d'expériences, qu'il a faites lui même dans sa Terre.

Le troisième Mémoire est une suite de l'Histoire de la Ville & du Pays de Vertus, dont M. DE VELYE a déjà communiqué plusieurs morceaux. Celui-ci a pour objet la nature du sol & ses propriétés, l'état présent de la Ville, le nombre de ses habitans & son comerce. Une plaine précieuse par les bons vins & les grains de toute espèce, qu'elle produit, une chaine de montagnes, qui fournit des pierres à l'Architecte, & offre au Phisicien un sujet d'étude & de réflexions, des bois d'une vaste étendue, des fontaines minérales, des conduits souter

rains formés par la nature & continués pendant près de deux lieues, des marcaissites de fer, des rochers dont la sueur rassemblée forme des espèces de ruisseaux d'une eau très pure, sont les principaux objets que présente le territoire de Vertus.

Dans le quatrième Mémoire, M. VARNIER, Médecin à Vitry, traite de la culture & de l'usage de l'Avoine de Hongrie.

M. FRANCE, Auteur du cinquième Mémoire, présente d'une manière claire, précise & élégante les différens avantages que l'on retireroit de la culture du sainfoin, si on en faisoit usage dans les terres de la Haute Champagne.

L'ACADE'MIE Royale des Inscriptions & Belles-Lettres de PARIS tint sa Séance publique le 12 de ce mois. Elle comença par la distribution du Prix proposé l'année dernière, qui fut ajugé à Mr. FREDERICH SAMUEL SCHMIDT de Berne, Conseiller-Aulique de S. A. S. le Margrave Rènant de Bade-Dourlach, Professeur honoraire en Antiquité dans l'Université de Bâle, & Membre de la plûpart des Sociétés savantes de l'Europe. C'est le septième Prix que M. SCHMIDT remporte dans cette Académie.

NOVEMBRE 1762. 533

Pour le Prix de l'Année prochaine, elle propose d'examiner : *Quelles étoient les limites de l'Empire de CHARLEMAGNE, à la mort de ce Prince?*



EXTRAIT

D'une Lettre de Paris du 17 de ce mois, à l'ocasion de la mort de l'Abé DE LA CAILLE ().*

MONSIEUR ET RESPECTABLE AMI.

JE me reprocherois de n'avoir pas répondu à vôtre première Lettre, si ce délai étoit l'effet de ma paresse. La divine Providence m'a mis cette année-ci à des épreuves, qui ont beaucoup couté à la nature; je perdois, dans le tems de vôtre première Lettre un vertueux Ami, dont je recueillois les derniers soupirs; c'étoit le célèbre Abé DE LA CAILLE, sans contredit le premier Astronome du Siècle. Come il m'avoit fait

(*) L'Eloge historique de ce célèbre Astronome a été lû le 13 de ce mois, à l'ouverture de la Séance de l'Académie Royale des Sciences, par M. de FOUCHY, Secretaire Perpétuel.

son exécuteur testamentaire, je me suis occupé après les obsèques des soins de liquider sa succession. Sa Bibliothèque & les instrumens de la Science qu'il professoit faisoient tout le fond de sa fortune. La solitude dont je jouis actuellement me fait ressentir vivement la perte d'un Ami, dont les qualités du cœur, la franchise & la simplicité de caractère se trouvent difficilement réunies avec autant de véritables connoissances en tout genre. Ce précieux home est mort martyr de la science; non par un vain desir de se rendre illustre par ses découvertes, mais par le véritable & pur motif de pouvoir être utile à l'humanité. Jamais les vues d'intérêt ne sont entrées dans le but de ses travaux excessifs; jamais le desir de la moindre louange n'a pû le mouvoir à faire part du succès de ses recherches; l'utilité publique l'animoit seule. Il m'a anoncé que depuis la fin d'Octobre de l'Année 1761 jusqu'à la fin de Février 1762, qu'il s'est alité pour mourir, il n'avoit pas passé six nuits dans son lit; tout le reste avoit été employé aux observations des étoiles du Zodiaque, dont il n'avoit plus que deux étoiles à vérifier, lorsqu'il a sucumbé. Doué d'une santé robuste, il s'abandonoit trop à ses études: Il étoit très sobre dans son man-

ger, ne faisant qu'un seul repas à la hâte par jour. Personne n'a mieux connu le prix du tems.

Si je vous faisois l'énumération de ses qualités intérieures, je me rendrois peut être suspect d'avoir ajouté à la vérité des faits. Il est mort en bon Chrétien, sans s'éfrayer de la fin de ses jours. *Le ver de la mort m'a piqué*, me dit-il, lorsque je m'approchai de son lit sur la nouvelle de sa maladie. Jusqu'au dernier moment les Médecins ont persisté à dire que la Fièvre dont il étoit ataqué n'étoit point dangereuse; lui seul n'a jamais crû pouvoir en revenir. Sa tranquillité, sa confiance, son amour pour Dieu étoient complets. Il a demandé avec instance les secours spirituels; c'étoient les seuls pour lesquels il montrait de l'empressement; il a enfin rendu le dernier soupir en consolant ses Amis, avec une douceur & une tranquillité plus qu'humaine.





LIVRES NOUVEAUX.

TIME'E de Locres en grec & en françois, avec des *Dissertations sur les principales questions de la Métaphysique, de la Physique & de la Morale des anciens*, qui peuvent servir de suite & de Conclusion à la Philosophie du bon sens, par *Mr. le Marquis d'ARGENS*, Chambellan de S. M. le **ROI de Prusse**, à Berlin 1763. chez **HAUDE & SPENER**, 8^e. 1. Alph. & 3. feuilles.

MR. le Marquis d'ARGENS remplit actuellement la promesse qu'il a faite dans la Préface, qui est à la tête de sa traduction d'*Ocellus Lucanus*, qui parut l'année dernière. Il done aujourd'hui *TIME'E de Locres*, que le Public attendoit avec impatience. Si la première Traduction a eu l'approbation générale des Savans & des Philosophes, on a d'autant moins lieu de douter que celle ci ne soit reçue favorablement, quelle ne lui cède certainement rien ni en exactitude, ni en recherches & en notes savantes. On y verra avec plaisir, avec quel succès, cet illustre Ecrivain fait réunir la Philosophie &

les Beaux Arts avec une connoissance approfondie des Langues & de la Critique. La fidélité de la traduction & les recherches intéressantes, ne font pas seuls le prix de cet ouvrage; on trouvera cette Edition de l'original grec beaucoup plus exacte que toutes les précédentes; Mr. le Marquis n'ayant épargné aucuns soins à cet égard. Ce n'est pas tout encore; l'ouvrage de *TIME'E* a été jusqu'ici sans division de Chapitres, ni de Paragraphes; il falloit apporter la plus grande attention à la lecture de ce Philosophe, pour pouvoir le comprendre; la plus petite faute pouvoit arrêter longtems le Lecteur le plus habile: L'ouvrage se trouve aujourd'hui partagé en Chapitres, & ceux ci en Paragraphes de manière que l'ordre y est rétabli & le vrai sens de l'Auteur aisé à trouver. On a joint au texte des notes, pour éclaircir les passages obscurs. Cet ouvrage de *TIME'E*, qui est intitulé, *De l'Âme, du Monde, & de la Nature*, est un tableau achevé de la Philosophie de *PYTHAGORE*. Le premier Chapitre traite de l'origine des choses en général; le 2 de l'Astronomie; le 3 des Eléments; le 4 des Corps & de leur génération & le 5 de ce qui regarde l'homme proprement dit. On traite dans les Dissertations qui suivent ces 5 Chapitres de toutes les matières qui se trouvent dans *TIME'E*:

Elles sont remplies de Critique, de Philosophie, d'Histoire & de Remarques très curieuses sur les Beaux Arts & les Sciences. On peut regarder en un mot la PHILOSOPHIE DU BON-SENS, les Dissertations sur OCELLUS LUCANUS & celles dont il est ici question, comme un ouvrage complet, propre à éclaircir la Philosophie ancienne; le tout accompagné de Remarques sur la nouvelle Philoſophie & sur les Beaux Arts.

EMILE ou de l'Éducation, par JEAN JAQUES ROUSSEAU &c.

Les Lecteurs de ce Journal auront peut-être été surpris, qu'après avoir annoncé dans nos Nouvelles du Mois de Juin dernier () la dénonciation faite au Parlement de Paris & la prohibition du fameux ouvrage de M. ROUSSEAU, nous n'ayons plus parlé d'un Livre, qui a fait autant de bruit & qui a attiré l'attention de plusieurs Gouvernemens. Nous avouons, avec ingénuité, que nous avons été arrêtés par la difficulté que nous avons trouvée d'apprécier cet ouvrage à sa juste valeur; & pour satisfaire à ce que nous devons au Public, nous sommes bien aises de pouvoir substituer ici à notre propre jugement, celui qu'en ont porté les Auteurs de la Bibliothèque*

(*) Voyez l'Article de Paris n. 276 & 277.

des Sciences, dans le Volume qui renferme les Mois d'Avril, Mai & Juin de cette Année : Voici comme ils s'expriment à la page 484. *Art. de Paris* : „ On y trouve un mélange étonnant de vrai & de faux ; d'excellens principes & des paradoxes dangereux ; de leçons pleines de sagesse & de maximes d'une bizarrerie surprenante ; de préceptes admirables pour l'Education & de conseils impraticables presque à tous ceux qui y travaillent ; de vues fines ou profondes, qui paroissent puisées dans le commerce d'un monde choisi, & d'écarts inattendus qu'on croiroit partis de la plume d'un homme de génie, qui n'est jamais sorti de son Cabinet, d'où il voit les autres, non tels qu'ils sont en effet, mais tels que, selon lui, ils devroient être ; d'encouragemens à la crainte de Dieu, à la vertu, à la perfection, & de traits envenimés contre la Révélation qui en est le premier apui ; de morceaux pleins de sens, de feu, d'énergie contre les préjugés, la superstition, la crédulité, & de tirades dont à peine on peut soutenir la lecture, tant elles sont injurieuses à la vérité de la parole de Dieu, règle unique de la foi. Les plus illustres Philosophes, SOCRATE lui même le plus grand de tous, y sont anéantis aux pieds de JESUS-CHRIST ; la Morale de son Evangile y est

noblement appréciées à sa juste valeur, & ses vertus personnelles, ainsi que ses souffrances, célébrées avec un sublime dont le ton affectueux émeut, attendrit, élève, ravit en admiration; mais en même tems & de la même bouche, chose incroyable! on s'y déclare avec une fierté insupportable contre les miracles qui démontrent la mission céleste de ce Sauveur; on y étale avec complaisance les objections les plus triviales & les plus folles contre la divinité de sa doctrine; on y tourne audacieusement en ridicule l'inspiration des Livres sacrés; & l'on conclut de tout cela; quoi? Rien, si ce n'est qu'en admettant la Morale de l'Evangile, on peut rester dans le doute sur la vérité de tout le reste.

C'est à un Vicaire Savoyard que M. ROUSSEAU prête ces énormes contradictions. Il l'introduit faisant à un jeune homme sa confession de foi, & après avoir achevé dans la bouche de cet Ecclésiastique, le parallèle sublime entre SOCRATE & JESUS-CHRIST, parallèle qu'il termine par ces remarquables paroles, *Où, si la vie & la mort de SOCRATE sont d'un Sage, la vie & la mort de JESUS-CHRIST sont d'un Dieu*, voici come il continue :

„ Disons nous que l'Histoire de l'Evan-
 „ gile est inventée à plaisir? Mon Ami ce

„ n'est pas ainsi qu'on invente , & les faits de
 „ SOCRATE , dont personne ne doute , sont
 „ moins attestés que ceux de JESUS-CHRIST.
 „ Au fond c'est reculer la difficulté sans la
 „ détruire ; il seroit plus inconcevable que
 „ plusieurs homes eussent fabriqué ce Li-
 „ vre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait
 „ fourni le sujet ! Jamais des Auteurs Juifs,
 „ n'eussent trouvé ni ce ton , ni cette mo-
 „ rale, & l'Evangile a des caractères de
 „ vérité, si grands, si frappans, si parfaite-
 „ mens inimitables, que l'Inventeur en seroit
 „ plus grand que le Héros. Avec tout cela,
 „ ce même Evangile est plein de choses in-
 „ croyables, de choses qui répugnent à la
 „ raison , & qu'il est impossible à tout
 „ home sensé de concevoir, ni d'admettre.
 „ Que faire au milieu de toutes ces con-
 „ tradictions ? Etre toujours modeste &
 „ circonspect, mon enfant ; respecter en
 „ silence ce qu'on ne sauroit ni rejeter, ni
 „ comprendre & s'humilier devant le grand,
 „ Etre qui seul fait la vérité. Voilà le
 „ scepticisme involontaire où je suis resté,
 „ &c. Je ne cherche à savoir que ce qui
 „ importe à ma conduite : Quant aux dog-
 „ mes, qui n'influent ni sur les actions, ni
 „ sur la morale & dont tant de gens se
 „ tourmentent, je ne m'en mets nullement
 „ en peine. Je regarde toutes les Religions

„ particulières come autant d'institutions fa-
 „ lutaires . . . qui peuvent toutes avoir rai-
 „ son dans le climat , dans le Gouverne-
 „ ment , dans le génie du peuple , ou dans
 „ quelque autre cause locale , qui rend l'un
 „ préférable à l'autre selon les tems & les
 „ lieux. Je les crois toutes bones , quand
 „ on y sert Dieu convenablement ; le cul-
 „ te essentiel est celui du Cœur &c.

Conséquemment à cette indifférence pour les dogmes & pour le culte extérieur , on comprend bien que le Savoyard de M. ROUSSEAU , ne doit se faire aucun scrupule de célébrer la Messe , quelque idée qu'il aye d'ailleurs des mystères qui en font l'objet ; mais ce qu'on ne croiroit pas , s'il ne le disoit , c'est jusqu'à quel point il porte la révérence & la docilité pour les intentions dont l'Eglise exige qu'un Prêtre soit revêtu , lorsqu'il officie à l'Autel. Ecoutons le lui même. „ Quand j'approche , dit-il , du
 „ moment de la consécration , je me re-
 „ cueille pour la faire avec toutes les dispo-
 „ sitions qu'exige l'Eglise & la grandeur du
 „ Sacrement ; je tâche d'anéantir ma rai-
 „ son devant la suprême Intelligence : Je
 „ me dis qui es-tu pour mesurer la puis-
 „ sance infinie ? Je prononce avec respect
 „ les mots Sacramentaux & je done à leur
 „ éfet , toute la foi qui dépend de moi.
 „ Quoiqu'il en soit de ce mystère inconnu

cevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement, je sois puni pour l'avoir jamais profané dans mon Cœur.

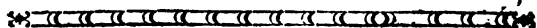
Hé! bon Vicaire, que les contradictions vous coutent peu! Tout occupé à ébranler la foi au Christianisme, dans l'esprit d'un jeune homme, avec lequel vous vous ouvrez de la manière la plus indiscrete & la plus téméraire, que voulez vous qu'on pense, d'un homme qui célèbre le mystère de la transubstantiation avec tant de révérence, pendant qu'il fait profession de ne point se mettre en peine des Dogmes, dont tant de gens se tourmentent; d'un homme qui trouve l'Évangile tout plein de choses qu'on ne sauroit admettre, parce qu'elles répugnent à la raison, & qui en officiant à la Messe se recueille pour faire la consécration avec toutes les dispositions qu'exige l'Église; d'un homme qui se dit en tenant l'Hostie qu'il vient de consacrer & où il ne voit & ne goute que du pain, quoiqu'il tache de croire qu'il l'a convertie au propre Corps de Christ, *qui es-tu pour mesurer la puissance infinie?* mais qui rejette fièrement les Dogmes du pur Évangile, parce qu'ils sont incompréhensibles, impénétrables à ses foibles lumières; d'un homme qui nie les miracles de cet Évangile, & qui se persuade, autant qu'il le peut actuellement, qu'il vient d'opérer lui

même le plus grand miracle? De grace MONSIEUR le Vicaire, étudiez la Religion avant que de la combattre. Soyez d'accord avec vous même; mettez si vous le pouvez quelque harmonie dans vos principes, avant que de vous ériger en Prédicateur du Pyrrhonisme au risque d'être trouvé faire la guerre à Dieu. „



E N I G M E.

A la blancheur qui brille en moi,
 Se joint le plus noir caractère ;
 Il n'est rien que je ne tolère ;
 Mais je suis mechant quand je bois.



T A B L E.

ESSAI où l'on se propose de montrer
 que le joug de l'Evangile est léger ,
 comparé à celui qu'impose le Monde. 427

Lettre de Mad. à son Fils. 460

Pensées diverses tirées de M. de Fenelou. 465

Eloge de Maximilien de Bethune Duc de
 Sully. 471

Révolution de Suède, sous Gustave Vasa. 489

Rélation Phisicomédicale d'une Epidémie
 dysenterique. 506

Nouvelles Académiques. 519

Livres nouveaux. 536

Enigme. 544